

LE3 B7
H 17 A2

L'ACTUALITE DES IDEES DE MONTAIGNE

by

Albert A. Hards

mark: 135

Thesis submitted for the degree of
Master of Arts
to the
Department of Modern Languages

The University of British Columbia

October, 1938

PREFACE

Je veux exprimer ici mes sincères remerciements au Docteur D. O. Evans, professeur à l'Université de la Colombie-Britannique, dont les suggestions sympathiques m'ont aidé d'une manière signalée à achever cette thèse. Je tiens aussi à remercier Madame H. Y. Doriot-Darlington, qui a lu cette thèse avec soin, et qui a indiqué des corrections importantes.

A. A. H.

L'ACTUALITE DES IDEES DE MONTAIGNE

L'ACTUALITE DES IDEES DE MONTAIGNE.

CHAPITRE I^{er}

La Composition et les Editions des Essais.

L'extrême diversité d'opinion contradictoire que nous rencontrons dans les essais de Montaigne s'explique par la mobilité du caractère de l'auteur et par sa manière de composer. Du caractère de Montaigne nous aurons l'occasion de parler au fur et à mesure que cette thèse se développe. Considérons un peu, maintenant, sa manière de composer.

Il est certain que Montaigne n'eut aucune conviction de sa mission de philosophe lorsqu'il commença à écrire. Il ne voulait pas développer une théorie ou établir un système métaphysique. Quoiqu'il aimât la discussion et qu'il s'y prêtât souvent avec zèle, on ne pourrait pas trouver une doctrine unique qu'il appuie constamment et dans tout son oeuvre. De temps en temps il lui arriva d'exposer l'exactitude d'un certain point de vue, mais maintes fois il esquissa dans le même essai les avantages de la position opposante. Montaigne n'eut aucune arrière-pensée. Il écrivit pour se distraire.

Quand il vendit sa charge de conseiller à la Cour des Aides de Périgueux et se retira dans son château, son intention fut de "passer à part et en repos la partie de la vie qui lui restait à vivre." Il cherchait la paix et le calme, décidé "qu'il ne pouvait faire plus grande faveur à son esprit que de le laisser en pleine oisiveté." Pourtant ce désœuvrement ne le contenta pas longtemps. Son esprit abandonné à l'anarchie de toutes les pensées fortuites qui l'assaillaient lui enfanta "des chimères et des monstres fantasques" et, "faisant le cheval échappé",⁽¹⁾

(1) Livre I, ch. VIII, p. 36.

l'entraîna dans des courses forcenées, sans direction et sans but. Pour occuper alors son esprit vagabond, et par suite adoucir ses loisirs, Montaigne se mit à écrire en commentant ses lectures. Il est peut-être difficile de savoir si les idées qu'il exprime dans ses essais lui furent suggérées par ses lectures, selon l'opinion de la plupart des critiques, où si ses lectures furent choisies pour renforcer ses propres convictions, comme M. Citoleux⁽¹⁾ prétend; mais il est certain, en tout cas, que l'essence de ce que nous lisons dans les essais est la pensée originale de Montaigne.

Il faut dire un mot sur la forme de l'ouvrage de Montaigne. Les essais présentent au lecteur un aspect décousu et désordonné; et les idées qu'ils renferment, se développent et se contredisent, avec une rapidité et avec une abondance étourdissante. L'explication de ce désordre et de cette fécondité réside, dans la définition du mot essai. L'évolution du genre est hors de propos dans cette thèse, mais d'après M. Citoleux, Montaigne s'est servi du mot dans le sens de sondage ou d'expérience. Il aimait beaucoup la discussion et s'essayait en mettant à l'épreuve toute son intelligence. Ainsi, chaque fois qu'il discute un sujet, il ne prétend le traiter ni à fond ni méthodiquement, mais plutôt en homme qui cause amicalement avec d'anciens amis. Souvent il entreprend la défense d'une position dont il découvre plus tard la fausseté ou la difficulté. Alors il n'éprouve aucun embarras à renoncer à la matière ou renier ses premiers arguments.

A. "Le jugement est un util à tous subjects et se mesle partout.
A cette cause aux essais que j'en fay ici, j'y employe toute

(1) Marc Citoleux, Le Vrai Montaigne, Théologien et Soldat,
P. Lethielleux, Paris VI^e.

"sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive: et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, voire de ceux dequoy il se vante le plus....Je me hazarderay de traiter à fons quelque matière, si je me connoissay moins."

(Livre I, ch. L. , p. 383.

Dans le passage suivant extrait du chapitre de l'Amitié, Montaigne compare les essais aux grotesques dont un peintre entoure son tableau.

A. "Considérant la conduite de la besongne d'un peintre que j'ai, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance; et, le vuide tout au tour, il le remplit de grotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grâce qu'en la variété et estrangeté. Que sont-ce icy aussi, à la vérité, que grotesques et corps monstrueux, rappez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite ny proportion que fortuité?

Desinit in piscem mulier formosa superne

"Je vay bien jusques à ce second point avec mon peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie: car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art."

(Livre I, ch. XXVIII, p. 235.)

Il faut bien se garder de prendre Montaigne littéralement au mot quand il essaie de nous persuader que son oeuvre est dû à l'inspiration d'un moment ou à une application distraite et éphémère. Les essais furent écrits certainement à différentes reprises, entre ses campagnes, ses voyages, et les autres occupations qui interrompirent sa retraite, mais ils résultent d'un travail patient et assidu. On peut se rendre compte de l'intensité de cet effort en consultant une édition contemporaine des essais, déposée maintenant dans la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, que l'auteur couvrit de rayures, de notes et d'additions. Montaigne était en train de préparer une nouvelle édition et il écrivit sur les marges de son livre de 1588 les changements qu'il comptait faire.

Ces écrits forment une proportion assez considérable de l'édition de 1595 et témoignent du soin que Montaigne mit à la rédaction de son ouvrage. M. Strowski nous dit en parlant de ces feuilles:

"Il les corrigeait minutieusement, il en chargeait les marges d'additions manuscrites, il corrigeait ces additions à leur tour avec le même soin méticuleux, il les enrichissait d'autres additions, indéfiniment." (1)

Il faut conclure que, malgré le manque d'organisation des essais, Montaigne y a inscrit son opinion bien pesée et son jugement mûr.

Y a-t-il alors un thème soutenu ou récurrent qui serve à lier les matières diverses que traite Montaigne? La réponse à cette question se trouve dans bien des passages où Montaigne parle de ses écrits. La préface, Au Lecteur, que Montaigne mit au commencement de son livre en est un bon exemple. Ici, il affirme qu'il est lui-même le sujet principal de ses essais.

A. "C'est icy un livre de bonne foy, lecteur.....
Je l'ay voué à la commodité particulière de mes parents
et amis....Je veus qu'on m'y voie en ma façon simple,
naturelle et ordinaire, sans contention et artifice:
car c'est moi que je peins.... ainsi, lecteur je suis
moy-mesmes la matière de mon livre..."
(Livre I, p. 3.)

Cette préface fut écrite en 1580 à l'occasion de l'impression de la première édition. Sa conception dans ses premiers essais écrits vers 1572 en fut très différente comme nous l'avons indiqué plus haut; et le projet signalé ici, de se peindre pour ses parents et ses amis, ne dura pas. Plus tard il se décrivit pour chercher en lui la "forme entière de l'humaine nature." Cette intention psychologique des essais s'exprime très clairement dans les passages suivants.

(1) F. Strowski, Les Essais de Michel de Montaigne, publiés d'après l'exemplaire de Bordeaux. Pech, Bordeaux, 1906-1919, p. xii.

- A. "Me trouvant entièrement despourveu et vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesmes à moy, pour argument et pour subject. C'est le seul livre au monde de son espèce, d'un dessein farouche et extravagant."

(Livre II, ch. VIII, p. 74.)

- C. "Les auteurs se communiquent au peuple par quelque marque particulière et estrangere; moi le premier par mon estre universel, comme Michel de Montaigne, non comme grammarien ou poète ou jurisconsulte."

- B. "Jamais homme ne traicta subject qu'il entendit ne cogneust mieux que je fay celuy que j'ay entrepris, et qu'en celuy-là je suis le plus sçavant homme qui vive....."

(Livre III, ch. II, p. 27.)

On peut facilement suivre la pensée de M. Strowski quand il dit, "Montaigne ne se peint pas, il vit devant nous, ainsi se trouve-t-il avoir été la matière de son livre."⁽¹⁾

Le fait que nous trouvons dans l'oeuvre de Montaigne les opinions de l'auteur à un tel point subjectives, et une description si détaillée de son caractère, est de prime importance pour cette dissertation. Car, sans aucun doute, l'élan vital dans Montaigne, pour emprunter un terme à M. Bergson, le poussa à chercher premièrement, la paix et la tranquillité, ou pour tout dire, le bonheur; et ce que nous pouvons lire dans les essais c'est la somme des lectures, discussions, réflexions, conversations, récits, controverses parmi lesquels il a navigué pour atteindre ce but. La plupart des critiques ont prétendu que Montaigne était un épicurien et c'est surtout sa préoccupation du bonheur personnel, qui leur ont fait émettre cette opinion. Mais Montaigne a désiré le bonheur par la sagesse, et il a cherché celle-ci partout où il a cru voir

(1) F. Strowski, op. cit., p. x.

une occasion de la trouver: dans la religion catholique, dans le stoïcisme, dans l'épicurisme, dans le pyrrhonisme.

A. "De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la Sainte Escriture."

(Livre I, ch. XX, p. 100.)

Nous ne prétendons pas dans cette thèse que les idées de Montaigne soient modernes, mais plutôt que sa conception d'une manière de vivre peut s'appliquer à notre époque presque aussi bien qu'à la sienne; parce que les deux siècles dans ce qu'ils ont de crises, de menaces et de guerres, sont tellement semblables. Montaigne chercha la paix dans un monde tourné sens dessus-dessous. Ses idées, alors, bien que peu goûtées de l'homme moyen forment, comme un critique l'a exprimé, une sorte de Baedecker, qui sert à guider l'intellectuel à travers un monde rendu fou par la violence des factions opposantes.

Montaigne montra non seulement une manière de vivre et d'être heureux au milieu d'événements catastrophiques devant lesquels l'individu reste impuissant, mais aussi le chemin que tout chef de parti devrait suivre s'il veut éviter la destruction ou l'affaiblissement de son pays par la révolution, l'anarchie, ou la guerre civile. Puisse-t-on l'écouter!

Celui qui étudie Montaigne doit établir ses conclusions pour la plupart sur les essais, et, par conséquent, l'importance des éditions n'est pas à discuter. Nous esquisserons ici très brièvement la suite chronologique des différentes impressions.

La première publication à Bordeaux, chez Millanges en 1580, offrit au public les deux premiers livres. Suivant M. Strowski⁽¹⁾ nous pouvons

(1) F. Strowski, op. cit.

noter certains traits caractéristiques de cette édition. Le style est "genre artiste". Les citations d'Amyot ou les traductions de Sénèque sont très abondantes. Les essais sont marqués par une grande élévation morale et l'inspiration philosophique est à la fois stoïcienne et pyrrhonienne. Malgré cette préoccupation de la philosophie ancienne l'histoire du temps y tient beaucoup plus de place que les souvenirs de l'antiquité.

Des réimpressions furent faites en 1582 et 1587 dans lesquelles on peut trouver quelques changements et additions peu importants. Au fond, ces éditions sont le même ouvrage que celui de 1580.

Dans l'édition de 1588 l'influence d'importants événements dans la vie de Montaigne se fait sentir. Pendant la période entre 1580 et 1588 Montaigne a fait ses voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie et a été deux fois maire de Bordeaux. C'est maintenant l'homme d'action et d'expérience qui nous parle et il peut nous décrire les principes qui ont gouverné sa politique dans les diverses positions de responsabilité qu'il a tenues. Il parle maintenant beaucoup plus de lui-même et nous donne des détails sur sa vie et sa personne qui sont quelquefois indiscrets, quelquefois peu bienséants et souvent insignifiants.

L'édition de 1588 s'est enrichie d'un troisième livre, et de beaucoup d'additions fondées dans le corps même des deux premiers livres.

Montaigne est censé avoir pris sa retraite en 1570, mais le monde ne le laissa pas en repas; et il joua un rôle dans la vie de son temps jusqu'en 1588, époque à laquelle il est forcé de se retirer véritablement; et il s'emploie à lire et à travailler son ouvrage. Il fait beaucoup de notes dans les marges de l'édition de 1588 et le résultat de ce travail

est, comme nous l'avons déjà dit, l'exemplaire de Bordeaux. De cet exemplaire, corrigé en quelques endroits par l'édition posthume éditée par Mlle. de Gournay en 1595, un groupe de savants modernes ont établi le texte définitif de l'ouvrage. Ce texte s'incorpore dans l'Edition Municipale des Essais, qui peut être consultée dans la bibliothèque de l'Université de la Colombie-Britannique.

Il est très important pour l'étudiant de savoir l'époque d'origine de chaque passage des essais qu'il étudie. Ce passage pourrait être de l'édition de 1580, ou d'une des éditions que nous venons de signaler, postérieures à cette date. Dans l'Edition Municipale, les apports des éditions diverses, ainsi que les variantes, sont indiquées par un système de signes. Dans cette thèse, nous suivrons le système adopté par M. Pierre Villey dans une édition des essais dont le texte est conforme également à l'Exemplaire de Bordeaux. Nos références et nos citations proviendront toujours de cette édition. Nous citons maintenant l'Explication des Signes que M. Villey donne au commencement de son livre.

Explication des Signes

Les lettres A, B, C, placées en marge, indiquent les différents textes que nous distinguons:

La lettre A signifie que, dans ses traits essentiels, le texte correspondant date de l'édition de 1580 ou de cette de 1582;

La lettre B désigne le texte de 1588;

La lettre C désigne le texte postérieur à cette date.

Lorsque le changement de texte ne coïncide pas avec le début de la ligne, le signe ■ indique l'endroit exact de la ligne où commence le texte nouveau désigné par la lettre placée en marge.

CHAPITRE IIème.

Montaigne et Les Relations Humaines.

Il s'agit dans ce chapitre de considérer la vie et les écrits de Montaigne, surtout du point de vue des relations humaines de l'auteur. Quelles étaient les relations entre Montaigne et son père? Quelles étaient ses opinions sur la vie familiale? Qu'a-t-il dit à l'égard de l'amitié, de l'amour, du mariage, des enfants? Quelles étaient les idées humanitaires de Montaigne? Quel est l'intérêt pour nous, aujourd'hui, des conceptions de Montaigne sur ces matières? Pour discuter ces problèmes nous noterons d'abord quelques incidents saillants dans la vie du philosophe.

Michel Eyquem de Montaigne naquit au château de ce nom le 28 février, 1533. Ses ancêtres étaient de riches marchands bordelais dont la noblesse ne datait pas de longtemps. A l'époque de la naissance de Montaigne la famille avait le droit d'ajouter le titre de seigneur de ce lieu au nom d'Eyquem depuis cinquante ans seulement.

Le père de Montaigne était le premier de sa race qui eût quitté le commerce de vin et de poissons salés pour la profession des armes; métier auquel il renonça assez vite, d'ailleurs, car il se retira après avoir servi un peu, au cours des guerres d'Italie. De cet homme, "le meilleur père qui fut onques," Montaigne dit:

- C. "Il parlait peu et bien.... La contenance, il l'avait d'une gravité douce, humble et tresmodeste. Singulier soing de l'honnesteté et decence de la personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval." Il avait beaucoup de confiance en ses propres idées. Bien autrement que son fils

il était très religieux et avait un penchant plutôt vers la superstition que vers l'indifférence. Quoique de petite taille il était assez fort et très accomplis "en tous nobles exercices."

A. Il était "eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le Roy François premier embrassa les lettres et les mit en crédit rechercha avec grand soin et despence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez lui comme personnes saintes...." (Tome II, ch. XII, p.146.)

En lisant ces extraits des essais, où Montaigne parle de son père on peut sentir l'affection et le respect qu'il lui témoigna. Quoique Montaigne fît bien attention d'appuyer de temps en temps sur les différences qui existaient entre son caractère et celui de son père, il se rendit compte que son père était un homme peu ordinaire, et se vante parfois de ses exploits et de ses idées. De l'éducation remarquable que le père fit donner à son fils nous parlerons un peu plus tard.

La mère de Montaigne se nommait Antoinette de Louppes et selon les conjectures les plus vraisemblables, elle était d'origine espagnole, juive de race et peut-être protestante de religion. Montaigne ne parle pas beaucoup d'elle, mais à la mort de son père il lui donna une portion de sa fortune pour qu'elle fût indépendante jusqu'à la fin de sa vie. Elle ne mourut qu'à plus de quatre-vingt-dix ans, ayant survécu à son fils Michel.

Le 23 septembre, 1565, Montaigne épousa Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller au Parlement de Bordeaux, qui lui apporta sept mille livres de dot, somme considérable à cette époque. De sa femme, comme de sa mère, Montaigne ne nous donne pas un portrait détaillé; mais il parle beaucoup de ses idées sur le mariage en général. Plusieurs de

celles-ci valent bien d'être rapportées dans cette dissertation.

Montaigne ne veut pas que l'on confonde le mariage et l'amour et ne croit pas que les deux doivent nécessairement exister simultanément. On trouve le bonheur dans le mariage quand les relations entre les époux sont fondées sur le respect et l'amitié. Ainsi un mariage devrait avoir pour guide la raison, plutôt que les émotions.

- B. "Ung bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et la condition de l'amour. Il tâche à représenter celles de l'amitié. C'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices et obligations mutuelles."
(Livre III, ch. V, p. 90.)

La position de la femme mariée est beaucoup plus importante et même plus agréable que celle d'une maîtresse.

- B. "Aucune femme qui en savoure le goust, (du mariage)

optato quem junxit lumine taeda,

ne voudrait tenir lieu de maistresse et d'amy à son mary." La femme est plus profondément et plus sincèrement aimée que la maîtresse et elle jouit de beaucoup plus de sécurité que celle-ci. Si, en cas de malheur, un homme avait à sauver sa femme ou sa maîtresse, il sauverait presque invariablement sa femme.

Quant à Montaigne, il aurait été très content de ne jamais se marier. Ce fut la coutume qui le contraignit au mariage. Nous savons aussi que l'union de Montaigne peu avant la mort de son père fit grand plaisir à celui-ci.

- B. "De mon dessein, j'eussé fuy d'épouser la sagesse mesme, si elle m'eust voulu. Mais, nous avons beau dire, la coustume et l'usage de la vie commune nous comporte."
(Livre III, ch. V, p. 91.)

Mais ayant accepté le mariage Montaigne tint à obéir à ses lois,

et il nous assure qu'il fut beaucoup plus fidèle à ses vœux qu'il n'avait ou promis ou espéré.

Pourtant, le succès des mariages est limité par la nature inférieure des femmes. Un bon mariage "tâche à représenter les conditions de l'amitié," mais il est douteux qu'une femme comprenne aussi bien que l'homme le rôle de l'amitié.

- A. "La suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrisse de cette sainte couture; ny leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'estreinte d'un neud si pressé et si durable."

(Livre I, ch. XXVIII, p. 240.)

La fonction de la femme, alors, est d'être bonne ménagère, de diriger sa maison et d'épargner l'argent de son mari.

On a allégué que l'attitude de Montaigne envers les enfants est celle d'une âme peu sensible. Il est certain qu'il ne les adore pas, et qu'il prend garde de ^{ne pas} fonder une partie quelconque de son bonheur sur eux. Beaucoup de personnes se scandalisent de la phrase qu'il écrit sur ses enfants morts très jeunes.

- C. "Et j'en ay perdu, mais en nourrice, deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie."

(Livre I, ch. XIV, p. 73.)

Il aime peu les enfants en bas âge.

- A. "Je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nez, n'ayant ni mouvement en l'ame, ny forme reconnoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables."

(Livre II, ch. VIII, p. 77.)

Mais s'il ne peut pas avouer avec sincérité une grande affection pour les enfants, il leur rend beaucoup plus justice que bien des parents qui font étalage de leur affection et de leur dévouement.

Quand Montaigne nous montre ce que nous estimons son manque de sensibilité, ce n'est pas qu'il soit dépourvu de pitié ou de sympathie. Il nous prouve souvent le contraire. Mais ce qu'il cherche c'est la liberté, et sa manière de l'atteindre c'est de ne s'attacher trop fortement à rien ni à personne. (1)

Les relations entre les membres d'une même famille devraient être caractérisées par le respect et l'affection. Mais Montaigne ne trouve rien dans la nature des rapports familiaux qui prouve que les relations soient nécessairement et toujours heureuses.

A.

"C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en fismes nous, luy et moy, notre alliance. Mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrompe merueilleusement et relasche cette soudure fraternelle."

(Livre I, ch. XXVIII, p. 238.)

Mais dans sa propre famille Montaigne n'éprouva pas les âpretés qui existent souvent entre les différents membres. Son père était "le meilleur père qui fut oncques" et sa famille était célèbre pour les relations harmonieuses de ses membres.

En résumant ces remarques il faut admettre que l'auteur ne fut jamais un avocat passionné de la vie de famille. Mais n'oublions pas que Montaigne n'attaqua jamais la famille comme institution sociale; il en a seulement exposé les défauts. Il est évident que ses défauts existaient et qu'ils existent toujours. Pour prouver l'exactitude de cette prétention nous n'avons qu'à nous en référer au genre littéraire qui offre le meilleur tableau de nos temps, au roman. Or, dans un grand nombre de romans modernes soit anglais soit français, on voit la famille

(1) Voyez aussi notre V^e chapitre, p. 52.

teintée d'hypocrisie et de jalousie, offrant au monde extérieur une unité feinte bien étrangère à la bataille d'intérêts opposés qui a lieu tous les jours à l'intérieur. Quand on y pense, l'attention de nos romanciers vers ce sujet est extraordinaire; et nous pourrions en citer une multitude d'exemples. Dans The Way of All Flesh,⁽¹⁾ pour mentionner un livre notoire du dix-neuvième siècle, on trouve un père qui réduit presque ses enfants à l'esclavage; et une mère, prise par les coutumes et les conventions de son milieu qui le seconde dans cette tyrannie. Dans The Forsyte Saga,⁽²⁾ on nous présente le portrait d'une grande famille de la classe moyenne anglaise. Nous voyons d'une part l'accord tacite établi entre ses membres pour accaparer toute la richesse possible, à l'exclusion des autres; et d'autre part, la défiance qui empoisonne les relations de ces personnes dans le sein même de la famille. Dans les Thibault,⁽³⁾ nous observons la haine qui se forme dans le coeur d'un fils pour son père, haine qui peut être attribuée aux conceptions dominatrices de celui-ci et au caractère orgueilleux et sensible de celui-là. Nous voyons cette haine se développer à un tel point que la mort même du père ne change guère les sentiments du fils. Dans Aricie Brun,⁽⁴⁾ nous trouvons un exemple du phénomène familial assez fréquent, où un seul membre devient à la fois la bête de somme et le conseiller vénéré, mais non récompensé, en qui tout le monde a confiance à l'heure de la catastrophe.

(1) S. Butler, The Way of All Flesh, Jonathan Cape, London.

(2) J. Galsworthy, The Forsyte Saga, C. Scribners' Sons, N.Y., 1930.

(3) M. Du Gard, Les Thibault, Gallimard, Paris.

(4) E. Henriot, Aricie Brun, Plon, Paris, 1924.

Si Montaigne admet avec sincérité une légère préférence pour les affections conçues en dehors des limites familiales, il n'aurait certes pas grand' peine à trouver des disciples modernes à cet égard.

Montaigne éprouva l'amour et l'amitié. Du premier, il était très friand dans sa jeunesse et il nous en entretient d'une manière détaillée dans ses essais. Ses idées sur ce sujet, comme ses conceptions sur les femmes en général, ne sont pas d'une actualité frappante. Il fut très galant; il aima les belles femmes; il courut les aventures. Mais Montaigne eut des scrupules à l'égard de ses amies, qui étaient bien au-dessus du niveau moral de son siècle, sinon du nôtre. Il se piquait d'honnêteté, courant seul les risques des dans les rendez-vous clandestins, conservant le respect de celle qu'il aimait, n'exagérant jamais sa passion et en déclarant la naturelle diminution.

La profondeur réelle du caractère de Montaigne se révèle dans les chapitres où il traite de son amitié pour la Boétie. Bien qu'il n'ait peut-être pas connu le grand amour, la rare intimité entre lui et son ami est célèbre dans la littérature française. L'essai dans lequel Montaigne parle de son affection pour la Boétie contient plusieurs des passages les plus nobles de son oeuvre.

- A. "Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant: Par ce que c'estoit lui; par ce que c'estoit moi."

(Livre I, ch. XXVIII, p. 242.)

Rappelons ces lignes écrites par Montaigne dans son Journal de Voyage dix-sept ans après la mort de son frère d'alliance: "Ce mesme matin escrivant à M. Ossat, je tumbé en un pensémen si pénible de M. de la Boétie, et y fus si longtoms, sans me raviser, que cela me fit grand mal."

En terminant ce chapitre il faut noter qu'il serait fort difficile de trouver un seul exemple où Montaigne se soit montré sans pitié pour les faibles et les opprimés. Nous avons déjà parlé de ses idées au sujet de l'amélioration du sort des enfants. Ses critiques du système de justice de son époque nous prouvent sa sympathie pour ceux qui sont les victimes, ou des circonstances, ou de leurs propres tendances vicieuses. Elles nous présentent aussi sa conception d'une justice qui redresse les torts de tout le monde, non pas uniquement de ceux qui sont riches ou instruits.

Il observa les effets de la torture, qui arrache à un innocent faible l'aveu du crime qu'il n'a pas commis, tandis qu'un coupable robuste n'avouera pas le crime qu'il aura commis; et il prit en horreur les atrocités commises au nom de la justice.

- A. "C'est une dangereuse invention que celles des
- C. gehennes, et semble que ce soit plutost un essay de
- patience que de verité. "Et celui qui les peut souffrir,
- A. cache la verité, et celui qui ne les peut souffrir.
- Car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser
- ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui
- n'est pas?"

(Livre II, ch. V., p. 51.)

Mais ici la question pour Montaigne est autant la cruauté que la justice. On ne pourrait trouver une meilleure preuve de son humanité que dans sa condamnation continue de la férocité de son siècle. Concluons ce chapitre en examinant un dernier exemple de ses conceptions humanitaires.

"Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté: nostre justice ne peut esperer que celui que la crainte de mourir et d'estre decapité ou pendu....."

(Livre II, ch. XXVII, p. 498.)

CHAPITRE IIIème

Montaigne et son Epoque.

On ne peut pas considérer la décision de Montaigne de se retirer du monde, comme un simple renoncement à ses ambitions. Au contraire, quand on étudie l'histoire de l'époque on comprend ce que sa recherche de tranquillité contient de hardi et d'aventureux. La Réforme avait divisé la France en deux camps hostiles de catholiques et de huguenots, et les désordres qui accompagnèrent la guerre civile avaient donné l'occasion à tous les ambitieux du royaume de saisir ce qu'ils pouvaient, de pouvoir, de terre ou d'argent.⁽¹⁾ L'idée qu'un homme tel que Montaigne, riche, noble et bien connu, pouvait rester neutre; nous paraît, à la lumière de l'histoire de l'époque; un rêve d'enfant. Evidemment, Montaigne dit qu'il ne voulait pas rester neutre, mais sa conception de la manière d'appuyer la cause catholique différait de celle de la plupart de ses compatriotes. Si tout le monde avait été partisan à sa façon, il est certain qu'il n'y aurait pas eu de guerre civile. Réfléchissons un peu sur l'état de la France pendant cette partie du seizième siècle où vécut le philosophe.

Par suite de la croissance des passions religieuses toute idée de tolérance avait disparu. Quand Montaigne avait dix ans le "bon" Marot fut chassé de Paris parce qu'il avait traduit les psaumes en français.⁽²⁾ On défendit à Pierre Ramus, le plus éminent maître de

(1) L. Batiffol, Le Siècle de la Renaissance, Ch. V, p. 156.

(2) E. Lavisse, Histoire de France, Hachette, Paris, T. V^e, 1, p. 309.

philosophie du temps, de critiquer Aristote.⁽¹⁾ En 1570 les protestants empêchèrent ce même professeur d'enseigner à Genève et un peu plus tard les Catholiques l'assassinèrent à la Saint Barthélemy.⁽²⁾ Pendant l'année où Montaigne sortit du Collège de Guyenne, Etienne Dolet fut brûlé Place Maubert,⁽³⁾ et quand le philosophe avait 26 ans, Du Bourg, ancien maître de La Boétie, fut étranglé, et puis brûlé dans la place de Grève.⁽⁴⁾ Deux jeunes hommes furent brûlés à Bordeaux en 1556, et pendant que Montaigne était membre du Parlement de Bordeaux sept hommes moururent au bûcher.

Il ne faut pas croire qu'une seule faction ait commis tous ces crimes de violence. Quand Montaigne était très jeune, Calvin chassa Jérôme Bolsec de la secte pour avoir nié la doctrine de la Prédestination. En 1550 il fit exécuter Jacques Gruet, Michel Servet fut brûlé à Genève en 1553 et Valentin Gentilis mourut à Berne en 1556.⁽⁵⁾ Coligny, qui allait périr lui-même à la St. Barthélemy,⁽⁶⁾ et qui prétendait que rien ne le peinait comme l'effusion de sang, fit massacrer 260 prisonniers en Périgord.

A la guerre entre les doctrines opposantes s'ajouta presque aussitôt une lutte économique. Pour effectuer les réformes religieuses qu'ils désiraient, les protestants se sentirent contraints de confisquer les églises catholiques dans leur territoire et de réquisitionner les revenus de ces églises. Pour combattre l'influence de leurs ennemis ils

(1) E. Lavissee, op. cit., T. VI^e, 1, p. 130.

(2) Ibid., T. V^e, 2, pp. 320-322.

(3) G. Hanotaux, Histoire de la Nation Française, T. VI, Histoire Religieuse par Georges Soyau, Plon - Nourrit et Cie., Paris, p. 348.

(4) Ibid., p. 352.

(5) Michaud, Biographie Universelle, Desplaces, Paris, T. 6^e, p. 434.

(6) Lavissee, op. cit., T. VI^e, 1, p. 129.

se crurent forcés d'abolir les couvents et les abbayes des ordres religieux, de saisir les villes fortifiées et de gagner pour eux-mêmes des positions de pouvoir. Dans cet immense concours toute la propriété de l'église était en jeu, la moitié de la richesse du royaume.⁽¹⁾

Dans tous les domaines l'idéalisme que l'on associe d'habitude avec la religion fut terni par la politique et la cupidité. Henri II brûla les protestants; mais porta secours aux protestants allemands contre Charles V, et eut comme récompense Toul, Metz et Verdun.⁽²⁾ Pour appuyer leurs prétentions au trône, les Guises épousèrent la cause catholique et les Bourbons celle des protestants. Mais François de Guise marchanda avec le Duché de Wurtemberg, pays protestant; et Antoine de Navarre abandonna les Protestants quand un grand territoire espagnol lui fut offert.⁽³⁾

Pour faire dissoudre les différences domestiques dans les menaces et la gloire d'une aventure étrangère, Coligny conseilla une guerre dans la Flandre espagnole.⁽⁴⁾ Cet expédient qui est, sans doute, médité encore aujourd'hui par certains gouvernements absolus, fut nettement condamné par Montaigne.

On comprend que, quand les grands hommes du royaume se montrèrent aussi vénaux, il y ait eu un grand nombre d'hommes de rang plus modeste qui ne demandèrent pas mieux que de les imiter. Celui qui convoitait

(1) Batiffol, op. cit., p. 203.

(2) Ibid., p. 137.

(3) Ibid., pp. 137 et 209.

(4) G. Hanotaux, op. cit., p. 353.

une province, une ville, ou même le château de son voisin, était prêt à faire couler du sang pour le droit de lire la Bible en secret, ou de se confesser en public. Des contemporains ont estimé que pendant les guerres civiles 800,000 personnes furent tuées et 128,000 maisons saisies.⁽¹⁾ Comme nous l'avons déjà indiqué, toutes les idées de tolérance furent oubliées dans la lutte fratricide qui divisa le pays. Il est vrai que Catherine de Médicis et son chancelier, l'Hospital, poursuivirent une politique conciliatoire; mais ce fut seulement pour gagner du temps en attendant qu'un concile eût établi une seule doctrine obligatoire et acceptable aux deux partis, et à laquelle tout le monde serait forcé de souscrire. La conception que des minorités comme les juifs ou les athéistes pouvaient avoir des droits est étrangère à l'époque.

C'était donc dans un tel siècle que Montaigne vécut, écrivit ses essais, et joua son rôle sur la scène historique. Ce qu'il disait à propos de la manière de vivre dans un temps troublé sera le sujet de notre considération dans les pages qui suivent. Mais d'abord il convient de mentionner plusieurs incidents dans sa vie où nous voyons le philosophe en train de mettre ses idées à l'épreuve empirique.

Montaigne connut personnellement un grand nombre des hommes célèbres de son époque, et fit plusieurs séjours de quelque durée au Louvre. En 1559 le philosophe était dans la capitale et il est très probable que c'est alors qu'il fit son plus sérieux effort pour satisfaire son ambition d'occuper une place importante dans le service du roi. Mais la vie d'un courtisan ne lui plut guère et il renonça assez tôt aux hautes prétentions

(1) M.Lowenthal, The Autobiography of Michél de Montaigne, George Routledge & Sons, Ltd., London, 1935, p. 24.

qui lui avaient apporté si peu de succès. Les différents séjours à la cour, cependant, lui donnèrent l'occasion d'observer, avec la perspicacité qui lui est propre, le rôle que jouèrent la jalousie et l'intrigue chez ceux qui entouraient le roi, et le manque de scrupule de ses plus hauts ministres. Il nous fait part de la sagesse de ses réflexions sur ce point.

"En toute police, il y a des offices nécessaires, non seulement abjects, mais encore vitiés; les vices y trouvent leur rang et s'emploient à la cousture de notre liaison, comme les venins à la conservation de notre santé..... Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre; résignons cette commission à gens plus obéissants et plus souples."
(L. III., ch. I., p. 8)

Quoique Montaigne n'eût pas la position de pouvoir et de responsabilité qu'il rechercha, il reçut certaines marques de la faveur et de l'estime royales.

B. "Je demandois à la fortune, autant qu'autre chose, l'ordre Saint Michel, estant jeune: car c'était lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse Françoisse et tres rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter et hausser de ma place pour y avaindre, elle m'a bien plus gracieusement traité, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes epaules et au-dessous."
(L. III., ch. XII., p. 335) (1)

Plus tard, en 1577 il devint Gentilhomme de la Chambre d'Henri de Navarre en récompense de ses services à ce prince. (2)

En 1574 il entreprit des négociations diplomatiques pour le Duc de Montpensier à Bordeaux. De 1574 à 1576 il était à Paris où il essaya sans succès d'effectuer un rapprochement entre Henri de Navarre et Henri de Guise. Deux fois Henri de Navarre et sa cour vinrent honorer le

(1) Ici Montaigne se moque de l'honneur qu'il a reçu, mais le morceau prouve qu'on lui a accordé l'ordre.

(2) P. Bonnefon, Montaigne et ses Amis, Armand Colin & Cie., Paris, 1898. T. 1^{er}, p. 281.

château de Montaigne de leur présence et goûter de son hospitalité.⁽¹⁾

On apprend dans les essais ce que Montaigne pensait de la guerre civile, et les démarches qu'il fit pour s'assurer contre les pertes et les violences dont elle le menaçait. On trouve que ses précautions furent entièrement philosophiques. Il observe qu'une guerre civile est la pire de toutes, rongant la nation comme un cancer, et se nourrissant du corps qu'elle détruit.

- B. "Monstrueuse guerre: les autres agissent au dehors; cette-cy encore contre soy se ronge et se defaict par son propre venin. Elle est si maligne et ruineuse qu'elle se ruine quand et quand le reste, et se déchire et des-membre de rage."

(L. III, ch., XII, p. 346.)

Il prit le parti de soutenir la modération et souffrit les ennuis de celui qui choisit la raison dans un monde rendu fou par la violence de ses passions en conflit.

- B. "J'encourus les inconviens que la modération apporte en telles maladies. Je fus pelaudé à toutes mains: au Gibelin j'estois Guelphe, au Guelphe Gibelin."

(L. III, ch. XII, p. 350.)

Pourtant il persévéra dans sa décision de se fier à la résistance passive. Sa maison reste sans défense car la défense attire l'attaque et la défiance l'offense. Tout ce qui est fait courageusement est fait honorablement à un temps où la justice est morte et ainsi, en laissant sa maison sans protection il ôtait à l'exploit de ceux qui voulaient la prendre l'excuse de la gloire militaire. Le seul garde qu'il retint fut "un portier d'ancien usage et cérémonie qui ne sert pas tant à défendre ma porte qu'à l'offrir plus décentement et gratuitement."

(L. II, ch. XV, p. 388.)

(1) P. Bonnefon, op. cit., T. 1, p. 278 et T. 2, p. 98.

Il tira grand profit de son caractère ouvert et de son extérieur qui charmait par un air de franchise et de sincérité. Il nous parle de plusieurs aventures où sa présence d'esprit et son port lui sauvèrent la vie et les biens. Un voisin arrive en qui Montaigne a toute confiance, et, prétextant une fuite de ses ennemis, demande asile dans le château. Il est cordialement reçu. Bientôt plusieurs de ses soldats arrivent et sont admis sous le même prétexte. Montaigne commence à avoir des soupçons, mais il se décide à continuer à les recevoir, sans montrer sa peur et sa méfiance. Sa ruse réussit car ses hôtes se retirent paisiblement. Plus tard il apprend que c'étaient "son visage et sa franchise" qui l'avaient sauvé de la trahison. (L. III, ch. XII, p. 372.)

Une autre fois, quand Montaigne voyage dans une partie du pays où l'anarchie de la guerre civile donne occasion à toutes sortes de désordres, il est saisi par des gentilshommes et des soldats qui le dépouillent de tout ce qu'il a sur lui et le font prisonnier. Il se demande s'il en sera quitte pour la perte de ses bagages ou s'il perdra aussi sa vie, quand le chef se met à lui parler doucement, lui rend sa liberté et la partie de ses biens que l'on peut recouvrer. Le chef se démasque et dit à Montaigne qu'il doit sa délivrance "à son visage, liberté et fermeté de ses paroles, qui le rendoyent indigne d'une telle mésaventure." (L. III, ch. XII, p. 376.)

Montaigne connaissait bien son époque; il nous le dit souvent dans les essais. Nous venons de citer des incidents où nous voyons le philosophe éprouvé par le rude contact de la vie. Mais si Montaigne était un homme de son âge, qui se trouvait souvent en plein milieu du courant vital du siècle, c'était aussi un penseur qui savait se détacher

des événements absorbants de chaque jour et les étudier objectivement dans l'isolement de sa tour. Considérons un peu ce qu'il dit de l'époque, jugée dans la tranquillité de sa bibliothèque.

D'abord Montaigne possédait cette justesse de perspective que Matthew Arnold prétend être le trait caractéristique du vrai philosophe. Il pouvait "see life steadily and see life whole." Montaigne voit son siècle contre l'arrière-plan de l'histoire humaine, sinon contre celui de l'éternité. Il comprit que la démoralisation de la France ne permettait pas de condamner tout l'univers.

"A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous prent au collet, sans s'aviser que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant?"

(L. I, ch. XXVI, p. 202.)

Il s'aperçut que la corruption de son époque venait de la perversité des hommes dont elle était composée. Les esprits forts qui tenaient le pouvoir contribuaient l'injustice, la cruauté, l'avarice et la tyrannie; et ceux, parmi lesquels il se classa lui-même, qui étaient faibles, ajoutaient aux maux du siècle leur futilité et leur paresse. Mais il conclut que dans un temps où la plupart des gens agissent mal, l'inaction est louable.

On ne saurait trouver, nous dit-il, dans toutes les armées, même dans celle du roi, des hommes qui se battent exclusivement pour leurs convictions religieuses, ou pour les lois du pays, en assez grand nombre pour former une seule compagnie. Dans les armées la religion n'est qu'un prétexte. Le zèle des soldats fait des merveilles quand il est nourri par la haine, la cruauté et la révolte, mais il fait sérieusement défaut quand il s'agit de la bonté et de la modération.

On pourrait résumer les idées de Montaigne sur les désordres de son époque en disant qu'il déplora la guerre civile, mais se trouvant entraîné par le tourbillon du conflit, l'accepta et employa son influence à en diminuer la férocité et l'inhumanité. Il ne pensait pas qu'un homme pût honorablement se mettre à l'écart, et refuser le choix d'un parti ou de l'autre; quoiqu'il trouvât ce procédé plus excusable dans une guerre civile que dans une guerre étrangère. Mais il ne croyait pas qu'un homme, ayant fait ce choix, pût se justifier en abandonnant dans ses rapports avec la faction opposante toute conception d'honnêteté et de bienséance. Lui, Montaigne, avait choisi le parti qui soutenait la foi ancienne et le gouvernement établi du pays, et méprisait les révoltés qui voulaient tout changer, et qui parvenaient à tout détruire; mais malgré cela il n'en estima pas moins les qualités de ses adversaires et ne regretta pas moins les défauts de ses amis. Ce qui l'étonna le plus c'était de voir les hommes de son siècle suivre, avec une sotte complaisance, des chefs qui les décevaient et les trahissaient continuellement.

Montaigne détestait les "nouvelletés" et s'opposait à tous les changements soudains ou révolutionnaires. Si le gouvernement est mauvais il tient à le réformer mais non pas à le détruire. Car secouer ainsi les fondations du pays, c'est substituer à des défauts particuliers une confusion universelle; et celle-ci pourrait conduire à la destruction complète de la nation. Il faut admettre que Montaigne était un des satisfaits, qui aurait beaucoup bénéficié d'un renforcement du régime établi. Il ne voulait pas ajouter à ses biens, mais il tenait certainement à conserver ceux qu'il avait. Du point de vue moderne ce fait diminue quelque peu la force de son argument en faveur de la stabilité.

à tout prix. On se hâte d'ajouter que Montaigne se montra souvent très sensible aux misères des infortunés de son pays.

Après une brève considération de l'histoire de nos jours, on ne pourra pas s'empêcher de remarquer les ressemblances prononcées qui existent entre l'époque de Montaigne et la nôtre. Aujourd'hui chaque nation, surtout en Europe, est divisée en deux camps par la lutte des dogmes du communisme et du fascisme, situation qui reproduit assez fidèlement l'état qui existait à l'époque de Montaigne entre le Catholicisme et le Protestantisme. La différence dans les noms des partis est philosophiquement sans importance; d'ailleurs, nos partisans modernes portent dans leurs coeurs tout autant de ferveur religieuse que portaient les soldats du Duc de Guise ou du Prince de Navarre.

Actuellement, l'Espagne est déchirée par une guerre civile où nos nouvelles religions de classes se trouvent face à face, et qui se poursuit avec toute la férocité acharnée des guerres de religion du 16^{ième} siècle. L'observateur impartial de la France d'aujourd'hui ne peut éviter d'admettre l'insécurité du gouvernement et les menaces de révolte qui se font sentir dans les grèves récurrentes, dans les émeutes et les répressions de la garde mobile.

Autre part en Europe et dans les pays du nouveau monde, cette scission de la population est évidente à un degré plus ou moins élevé. En Asie, sévit une guerre entre la Chine et le Japon qui menace d'impliquer toutes les grandes puissances du monde entier.

Est-ce que ces conditions modernes, si semblables à celles du siècle de Montaigne, ne favorisent pas au moins une considération des conseils du philosophe. Les contemporains et les successeurs de

Montaigne ne mirent pas en pratique sa philosophie, et les années qui suivirent furent caractérisées par une destruction et une effusion de sang sans précédent. Verrons-nous la même catastrophe de nos jours ou nos grands hommes seront-ils assez clairvoyants pour suivre les conseils de conciliation du Sage du Périgord.

M. Julien Benda nous offre une réponse peu encourageante à cette question.⁽¹⁾ Il trouve que les "clercs," ceux qui, par suite de leur instruction et de leur intelligence, ont la haute mission de directeurs de conscience des masses, ont trahi toute humanité en s'engageant dans les rangs des passionnés. La passion est peu propice à l'examen objectif du pour et du contre d'une question, et celui qui en est possédé ne peut pas équitablement peser les conséquences d'une action. Nos lettrés, alors, en optant pour un parti ou l'autre ont sacrifié la probité de leur jugement. Pourtant, ils commandent toujours le prestige que la tradition et la convention leur donne, et par leur influence activent encore les feux du sectionalisme. La vérité de ce point de vue n'est que trop apparente.

M. Georges Duhamel croit, lui aussi, que les "clercs" peuvent trahir leur haute fonction en s'engageant dans la mêlée des différends politiques.⁽²⁾ La fonction sociale de l'écrivain est de nous aider à mieux comprendre l'homme et le monde. Doit-il alors, "prendre une part personnelle dans les combats politiques, et, notamment, dans les conflits qui mettent aux prises les classes de la société?" S'il se tient

(1) J. Benda, La Trahison des Clercs, N.R.F., Le 1^{er} août, 1927, p. 309.

(2) G. Duhamel, Sur la Fonction Sociale de l'Ecrivain. Mercure de France, 1^{er} nov. 1936, p. 449.

entièrement à l'écart, il risquera d'encourir des accusations d'égoïsme et de stérilité; s'il se plonge dans la bataille, il risquera de devenir dupe des politiciens "qui n'ont pour la plupart, aucune raison de respecter l'esprit et les serviteurs de l'esprit." Quel parti, alors, doit-il prendre? Il doit se recueillir longtemps avant de se prononcer, et, alors, ne parler qu'au bon moment et ne dire que le nécessaire. Il doit suivre les conseils du poète, Alfred de Vigny et "seul et libre, accomplir sa mission." Cette conception se rapproche remarquablement des idées et de la vie de Montaigne.

La solution de Montaigne comporte deux enseignements fondamentaux. D'une part, il esquisse une solution pour la race, qui postule une construction nouvelle sur les fondations anciennes, la réforme sans révolution, et la modération de la part des intéressés. De l'autre, il propose pour l'individu une solution qui suppose le choix d'un parti et la poursuite sans passion du succès de ce parti, l'honnêteté et la justice dans ses relations avec la faction opposante, et une préparation intérieure pour les maux sur lesquels le solitaire ne peut exercer de contrôle. Il nous semble que cette attitude convient assez bien à l'intellectuel moderne qui se trouve dans une position difficile vis à vis de la guerre des classes qui semble empirer journallement dans la société contemporaine.

M. Fernandez observe que les apôtres de l'intolérance, deviennent, surtout dans les pays totalitaires, de jour en jour plus vociférants.⁽¹⁾ Il cite la sauvage parole de Goering: "Je remercie Dieu de m'avoir fait intolérant", et conclut que les sages en disant, "Je remercie Dieu de

(1) R. Fernandez, De la Tolérance, N.R.F., 1^{er} mai, 1936, p. 781.

m'avoir fait raisonnable", n'ont pas plus raison en isolant "chichement leur petite position d'humanité." M. Fernandez prétend que l'intolérance provient de la nature brute de l'homme, et qu'elle se manifeste surtout quand la nature brute prend possession des plus hautes fonctions de l'homme - de son cerveau. En ce cas, c'est le corps qui dirige la raison, annulation de l'ordre normal et désirable. De nos jours, ce phénomène éclate d'une manière frappante dans la politique des pays totalitaires. Ces pays suppriment tous les droits de l'individu, "tout espace, tout jeu entre l'individu et l'état." Leurs doctrines se fondent sur le dogmatisme. Pourtant, "l'homme ne devient humain qu'en apprenant à hésiter. Et l'homme hésite parce qu'il pense aux autres hommes."(1)

L'intellectuel ne peut pas s'empêcher de constater l'exploitation et l'injustice qui existent à présent et dont la responsabilité tombe sur la tête de ceux qui nous gouvernent. D'un autre côté il ne peut pas éviter de suspecter les projets nébuleux des extrémistes qui veulent tout bouleverser pour établir un régime non éprouvé. Il est vrai, cependant, que cette attitude n'a jamais été celle des grands chefs de la race humaine, des Césars, des Napoléons, des Lénines. Mais Montaigne doute un peu de la contribution de ces héros aux progrès humains. Comme Julien Benda, aujourd'hui, il aurait plus de respect pour Erasme couvrant page après page de sa fine écriture que pour tous les conquérants de l'histoire.(2) Peut-être les philosophes et les penseurs ont-ils fait plus pour l'amélioration de la civilisation que toute la race des héros. En tout

(1) R. Fernandez, loc.cit., p. 789.

(2) J. Benda, La Jeunesse d'un Clerc, N.R.F., jan.-juin, 1929, T. 32.

cas, le sage qui passa tant d'heures à méditer dans sa tour isolée du château de Montaigne a vécu cette conviction.

M. Romain Rolland, dans un article qui parut dans le Journal de Genève pendant la guerre, condamne les penseurs et les écrivains de cette heure funeste de l'histoire, de s'être mêlés aux passions nationales.⁽¹⁾ Il n'y a pas, dans chaque pays, constate-t-il, un seul penseur éminent qui ne proclame avec conviction que la cause de son peuple est la cause de Dieu, la cause de la liberté et des progrès humains. Après avoir prouvé la justice de cette contention en multipliant les exemples, l'auteur demande si on ne peut pas résister à cette contagion, quelles qu'en soient la nature et la virulence. Ou faut-il conclure qu'on ne puisse aimer son pays sans haïr les autres? Non, déclare-t-il, l'amour de mon pays n'exige pas que je haïsse et tue les âmes nobles et fidèles qui aiment aussi les leurs.

Cet article, écrit quand les émotions étaient au comble de leur férocity, soutient une opinion semblable à celle de Montaigne. L'homme intelligent peut et doit user de son influence en faveur de son parti ou de sa nation, mais il ne doit pas refuser de voir les bonnes qualités de ses ennemis, et à plus forte raison se laisser entraîner par les passions du moment à un tel point qu'il trahisse son propre jugement et prostitue son intelligence dans une astuce et mendacieuse propagande.

Je ne crois pas que cette opinion soit incompatible avec celle qu'exprima M. Rolland plus tard, dans l'Annonciatrice, où il traite de "petits crétins de l'esthéticisme qui se croient les aristocrates de l'esprit" les jeunes gens de l'université qui ne daignent pas s'occuper

(1) R. Rolland, Au-dessus de la Mêlée, Traduction anglaise par C. K. Ogden, George Allen & Unwin, London, 1916.

des nécessités de l'action sociale;⁽¹⁾ et où il exprime du mépris pour le jeune homme qui se retire sur ses propriétés sans prendre son parti pour un côté ou l'autre dans la guerre sociale. Celui-ci "lit Montaigne. Que peut-on lui demander de plus? Yeux ouverts. Bouche close. L'esprit libre et sans risques. Et le derrière bien au tiède.... On n'accusera pas ce clerc d'avoir trahi! A d'autres, de compromettre avec l'action l'esprit!"⁽²⁾

Evidemment, M. Rolland ne croit pas comme M. Benda que le clerc doive se soustraire à toute action en ce qui regarde les grandes luttes sociales. Mais, en revanche, il ne souscrirait pas à l'idée que, dans l'ardeur du combat, l'homme intelligent soit justifié de sacrifier la probité de son jugement sur l'autel des passions sectaires. Il dirait B. avec Montaigne, "la colère et la hayne sont au delà du devoir de la justice, et sont passions servans seulement à ceux qui ne tiennent pas assez à leur devoir par la raison simple." (L. I, ch. I, p. 9.)

M. André Gide arrive à sa déclaration en faveur du communisme, suivant l'exemple de Montaigne, après de longues années d'étude et de méditation. "Mais, reconnaissez," dit-il, "que si, comme vous le dites, je fais beaucoup pour le communisme en y adhérant c'est bien parce que, cette décision, j'ai attendu, flottant et balançant, quarante ans avant de la prendre. Il n'y a valable sacrifice que du meilleur."⁽³⁾ Il reconcilie Montaigne et Lénine dans son esprit, mais il ne les marie point. "L'un succède à l'autre. 'Le mol et doux oreiller', n'est

(1) R. Rolland, *L'Ame Enchantée*, IV, L'Annonciatrice, p. 31.

(2) Ibid, p. 99.

(3) A. Gide, Pages de Journal, N.R.F., Le 1^{er} avril, 1935, p. 502.

plus là pour 'reposer une tête bien faite' et il ne s'agit plus de repos. On en prend honte, comme on prend honte d'être dans la barque lorsque, autour de soi, d'autres se noient...."(1)

(1) A. Gide, Pages de Journal, N.R.F., le 1^{er} août, 1935, p. 191.

CHAPITRE IV ème

Les Idées Pédagogiques de Montaigne.

Les idées de Montaigne sur l'éducation se trouvent pour la plupart dans les chapitres XXV et XXVI du Livre I. Dans ces essais, intitulés, Du Pedantisme, et De l'Institution des Enfans, il entreprend une vive critique de l'éducation de son temps, et expose certaines suggestions pour son amélioration. Ses opinions montrent l'influence du système d'éducation dont il avait éprouvé lui-même les avantages, et mettent en vue aussi, les conceptions que l'observation et la méditation lui ont inspirées. Dans les pages qui suivent nous noterons les plus importantes de ces idées et nous les comparerons à plusieurs des conceptions de la pédagogie moderne.

L'essai XXV est, à vrai dire, une diatribe contre les pédants et le pédantisme. Par pédantisme Montaigne veut dire la prétention à la fausse science et ce système d'argumentation si admirée des professeurs de son époque, la dialectique. L'éducation contemporaine retenait l'usage d'emplir la tête des élèves d'une masse de connaissances stériles qui servaient à alourdir l'esprit sans le développer. L'élève avalait un tas de faits indigestes qu'il ne comprenait pas et qui le dégoûtaient de tout effort de vraie pensée. D'ailleurs, cette tradition de fausse science tendit à se propager; car des générations de pédants se succédèrent, tous dévoués à leur culte d'un galimatias solennel. Montaigne se plaint non seulement de la stérilité de leurs connaissances mais de l'orgueil qui était l'accompagnement de leur ignorance savante.

Une expérience amusante que fit un des amis de Montaigne expose les prétentions ridicules d'un de ces faux savants.

"J'ay veu chez moy un mien amy, par manière de pasetemps, ayant affaire à un de ceux cy, contre-faire un jargon de galimathias, propos sans suite, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il étoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débatre, pensant toujours répondre aux objections qu'on luy faisoit; et si étoit homme de lettres et de réputation, et qui avoit une belle robe."

(L. I, ch. XXV, p. 178.)

Outre son inutilité Montaigne reproche à la dialectique de compromettre la philosophie. Par leurs formules monotones, leur langage pédantesque, leurs subtilités arides, les hommes du moyen âge avaient rendu la philosophie redoutable. Il tenait à prouver "qu'on peut arriver à la sagesse, quand on en sait l'adresse par des routes ombreuses et gazonnées."

- A. "C'est un grand cas que les choses en soyent là en nostre siècle, que la philosophie, ce soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul pris, et par opinion et par effect.^x Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi les avenues."
- C.
- A.

(L. I, ch. XXVI, p. 206.)

De son côté Montaigne confond la philosophie avec la sagesse, et en faisant cela, il se prête à une exploitation de la métaphysique qui lui a valu une estime assez tiède de la part des philosophes professionnels.⁽¹⁾

C'est lorsque Montaigne réitère ses condamnations de l'érudition inféconde des pédants qu'il parle avec le plus de conviction et de verve. Pourquoi trouve-t-on que ceux qui ont tant étudié et tant appris n'en

(1) P. Villey, "La Place de Montaigne dans le Mouvement Philosophique," Revue Philosophique, mai-juin, 1926, p. 338. "Les historiens de la philosophie se sont le plus souvent montrés fort dédaigneux pour Montaigne."

deviennent pas plus intelligents et plus sages? Il répond: "comme les plantes s'étouffent de trop d'humour et les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière." D'ailleurs, les pédants parlent savamment sans posséder toujours l'entendement de ce qu'ils disent, "ils emmagasinent la substance de leurs lectures sans l'assimiler."

A. "Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vide. Tout ainsi que des oiseaux vont quelquefois à la quête du grein, et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits, ainsi nos pédantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent."
(L. I, ch. XXV, p. 174.).

Le plus important des essais sur l'éducation, L'Institution des Enfants, est dédié à une dame noble, Diane de Foix, comtesse de Gurson et destiné à l'enfant dont elle est enceinte. Il est évident, alors, que le système d'éducation proposé dans ce chapitre est conçu pour le fils d'un gentilhomme. Ainsi, Montaigne, rejette l'éducation qui forçait tout le monde à suivre les mêmes cours, tous rédigés pour préparer des spécialistes. Il voulait une instruction plus générale et plus humaine qui ne limite pas l'élève dans sa jeunesse à l'étude profonde d'une matière unique.

Montaigne ne réclama pas de nouveaux sujets d'étude, mais voulut que les sujets qui formaient déjà le fonds de l'éducation fussent étudiés d'une manière différente; pour qu'ils servissent à développer le jugement et la personnalité. Il ne désira pas une éducation qui formât un érudit, mais un homme. La renaissance nous donna une éducation qui visait l'homme universel ayant à sa disposition toutes les connaissances humaines.

"Les idées pédagogiques de Montaigne," nous dit M. Langlais, "sont en réaction contre le programme tracé par Rabelais. La limitation que Rabelais avait faite des études auxquelles on se livrait avant lui, Montaigne va la pratiquer sur le programme de Rabelais lui-même."⁽¹⁾

Montaigne nous proposa un système d'instruction qui formerait le gentilhomme, conception qui se compare à l'idéal de l'honnête homme du 17^e siècle. Dans la citation qui suit il nous fait comprendre le but qu'il chérit. Un pédant parlant d'un confrère dit:

"Il n'est pas gentilhomme; c'est un grammairien, et je suis logicien. Or, ajoute Montaigne, nous qui cherchons icy, au rebours, de former non un grammairien ou logicien mais un gentilhomme, laissons-les abuser de leur loisir. Nous avons affaire ailleurs."

(L, I, ch. XXVI, p. 217.)

Montaigne voulut que l'éducation générale qu'il croyait convenable à un gentilhomme fût, selon les besoins d'un noble, pratique. Cependant, l'utilité qu'il exige n'est pas celle de certains pédagogues modernes qui prêtent au mot une signification limitée à l'utilité économique. Montaigne espérait que l'éducation développerait des hommes habiles et vertueux au jugement sûr et préparés à jouer leurs rôles dans la vie, selon les exigences de leur pays et de leur classe sociale. Il eut la vision qu'ont eue beaucoup des grands esprits de la race humaine, dans toutes les époques, celle d'un développement beaucoup plus grand des capacités individuelles. On a toujours rêvé d'un être humain idéal, dont les possibilités latentes ont été mobilisées et qui vit d'une manière plus large. Montaigne eut cette conception et celle-ci était le but pratique de sa pédagogie.

(1) J. Langlais, L'Education avant Montaigne et le Chapitre "De l'Institution des Enfants", Croville-Morant, Paris, 1907. p. 59.

"Nous nous enquerons volontiers d'un escholier: Sçait-il du grec ou du latin? escrit-il en vers ou en prose? Ce n'est pas cela qu'il fault demander, mais s'il est devenu meilleur ou plus advise."

(L. I, ch. XXV, p. 174.)

"On nous meuble la tete de science; du jugement, de la vertu, peu de nouvelle."

Ainsi, pour Montaigne, les sujets d'étude sont des moyens et non pas un but. Et le vrai but, comme nous l'avons déjà indiqué est le perfectionnement de la raison et de la justesse d'esprit. "L'article essentiel de son programme, le blanc où il faut viser, c'est de former un bon jugement; c'est à dire une raison qui aille à la vérité, une conscience qui aille au bien."⁽¹⁾ On étudie le latin moins pour la valeur intrinsèque de ce sujet que pour le développement chez l'étudiant des facultés naissantes de l'esprit, facultés qui s'appliqueront plus tard à des problèmes tout à fait différents. M. Compayré, en approuvant cette conception de Montaigne, ajoute l'analogie dangereuse du développement physique du corps. Dans la gymnastique, nous dit-il, un élève ne s'exerce pas au saut périlleux "pour utiliser ce talent dans la société."⁽²⁾ Il est évident que les exercices physiques ont une autre fin, celle d'affermir les muscles et de fortifier le corps. Il conclut qu'il en est de même des lettres et des sciences dans l'éducation classique.

Beaucoup de psychologues modernes ne souscriraient pas à cette théorie. Il est vrai que de l'association dans le travail et dans les jeux de beaucoup d'élèves et de professeurs, de l'application patiente et laborieuse qu'exige l'étude, de la contemplation des exemples que

(1) G. Lanson, Histoire Illustrée de la Littérature Française, Hachette, 1923, p. 251.

(2) G. Compayré, Histoire Critique des Doctrines de l'Education En France Depuis le 16^e siècle. T. I., Hachette, 1879.

fournissent les grandes oeuvres de la littérature, nous espérons voir un perfectionnement du caractère, une floraison de la personnalité et l'assimilation sociale de l'individu dans l'état. Mais cette conception quoique assez rapprochée de l'idée générale de Montaigne est loin d'être identique à la théorie des "facultés". L'existence, par exemple, d'une faculté de raisonnement qui puisse s'exercer par l'étude du latin est extrêmement douteuse.⁽¹⁾ Certainement l'étude du latin aidera l'élève à acquérir d'autres langues et à se perfectionner peut-être dans sa langue maternelle, parce que les éléments de certaines langues sont semblables; mais que cette étude serve à secouer l'esprit et à le préparer pour la solution des problèmes généraux de la vie, cela reste sans preuve.

Il faut observer que cette préoccupation des valeurs indéterminées des sujets d'étude renferme certains dangers. Elle pourrait conduire à un enseignement irresponsable de la part des professeurs et à une étude distraite et peu soutenue de la part des élèves. Car la plupart des gens ont une certaine méfiance des tâches sans valeur établie pour lesquelles on promet des récompenses dans un avenir éloigné et nébuleux. Nous pouvons reprocher avec justice à Montaigne de ne pas avoir suffisamment compris l'importance intrinsèque des sujets d'étude eux-mêmes. S'il est vrai que pour les jeunes gens aux collèges, le but de notre éducation devrait être la formation du caractère de l'individu et le citoyen de la nation, il est non moins vrai que l'étude profonde des lettres et des sciences dans les institutions du haut enseignement est essentiel à la

(1) John Dewey, Democracy and Education, The Macmillan Co., N.Y., 1920. p. 73. "Perhaps the most direct mode of attack consists in pointing out that the supposed original faculties of observation, recollection, willing, thinking, etc., are purely mythological."

survivance de notre civilisation. Privé de la discipline d'un effort sérieux et appliqué, nos étudiants dégénéreront en dilettanti comme Montaigne lui-même, qui avoue n'avoir goûté des sciences que la croûte première, un peu de chaque chose et rien du tout, à la française.

"Montaigne n'a donc pas assez compris," dit M. Compayré, "l'importance des hautes études, des lettres cultivées pour elles-mêmes, de la science désintéressée."⁽¹⁾

Ayant esquissé les buts que Montaigne postula pour l'éducation, considérons un peu les moyens qu'il proposa pour les atteindre. D'abord son éducation exige, comme on s'y attendrait d'un système destiné à l'instruction du fils d'un gentilhomme, un précepteur particulier qui n'aura rien à faire que de s'occuper de son élève. Ce précepteur aura la tête bien faite plutôt que bien pleine. Pour qu'il puisse tirer profit de chaque occasion d'apprendre que la vie nous offre, il restera en association continue avec son élève. La règle générale qu'il doit suivre, c'est de faire comprendre parfaitement à son élève la vraie signification de tout ce qu'il lui enseigne. Il n'est pas suffisant de lui demander compte des mots de sa leçon; il faut exiger la maîtrise du sens et de la substance.

Montaigne recommande l'enseignement des langues étrangères et pour faciliter leur acquisition il veut qu'on fasse voyager l'enfant dès sa plus tendre enfance. Il observe, avec justice, que la langue ne peut pas se plier à la prononciation étrangère si on ne commence pas à la former de bonne heure. Les voyages auront d'autres valeurs que celles qui concernent les langues modernes, car en voyageant l'élève peut

(1) G. Compayré, op. cit., p. 101.

apprendre à "frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui".

Montaigne qui "estima tous les hommes ses compatriotes, et embrassait un Polonais comme un François" attaquerait bien vivement les éléments de provincialisme qui existent dans certains systèmes d'éducation modernes.

M. Benda, dans son Discours à la Nation Européenne, met en saillie les grands dangers que renferme ce provincialisme; et affirme la nécessité pour les éducateurs de l'Europe de croire à un système de valeurs morales, qui est, à vrai dire, très semblable à la conception de Montaigne que nous venons d'esquisser.⁽¹⁾ M. Benda tient pour déplorable le développement des cultures Européennes en tant qu'elles sont nationales, exclusives et antipathiques. On nous a enseigné à accepter comme des bienfaits insolites le perfectionnement des langues nationales, la libération et l'agrandissement des différents pays, et l'insuccès de toutes les tentatives d'unifier l'Europe. Il faudra rejeter toutes ces conceptions qui nous ont amenés au sectionnalisme et à la guerre, et y substituer une idée internationale et européenne. Au lieu des héros nationaux, il faudra soumettre à l'admiration de la jeunesse les hommes dont la pensée a su transcender les frontières. "Il nous faudra," dit M. Benda, "proposer à l'Europe des héros de l'idée européenne."⁽²⁾ L'un d'eux tout désigné est l'humaniste que Montaigne a tant étudié et admiré, Erasme. Celui-ci est le type de l'intellectuel clairvoyant qui sait subordonner ses émotions à ce qui est rationnel. M. Benda cite ce passage extrait de l'oeuvre d'Erasme:

(1) J. Benda, Discours à la Nation Européenne, N.R.F., le 1^{er} janvier, 1933. p. 36.

(2) Ibid., le 1^{er} février, 1933. p. 217.

"L'esprit de Christ est fort loin de cette distinction entre l'Italien et l'Allemand, le Français et l'Anglais, l'Anglais et l'Ecosais. Qu'est devenu cette charité qui fait aimer jusqu'aux ennemis, puisqu'un changement de nom, une couleur d'habit un peu différente, une ceinture, une chaussure et de semblables inventions humaines font que les hommes sont odieux les uns aux autres."⁽¹⁾

Nous avons déjà noté que Montaigne fait grand cas de l'instruction que l'on acquiert au hasard des rencontres et des événements quotidiens. Beaucoup de cette instruction proviendra de la compagnie des hommes. L'élève écouterait non seulement les hommes instruits mais les passants, les hommes de tout métier, les bouviers, les maçons; car "il faut tout mettre en besogne, et emprunter à chacun selon sa marchandise; la sottise même et la faiblesse d'autrui lui sera instruction."

Comme le commerce des hommes comprend ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres, il n'exclut pas les livres de sa pédagogie. Il recommande surtout les livres d'histoire et particulièrement ceux qui traitent des grandes âmes des meilleurs siècles. Il ne veut pas que le jeune homme étudie l'histoire pour l'érudition, mais pour le profit moral qu'il en tirera. Il faut que cette étude aide à former son jugement, et que plus que tout autre elle influe sur son caractère.

Cette idée trouve une expression moderne dans ces mots de M. G. Lanson, extraits d'une conférence qu'il prononça il y a déjà quelques années. "Très tôt dans la vie l'enfant aime à regarder les hommes en action, il médite sur ce qu'il voit, il accumule sa propre petite

(1) J. Benda, loc.cit., le 1^{er} février, 1933. Citation, p. 217.

"expérience. Elargissons-là; donnons-lui dans la littérature le spectacle d'un nombre infini des vies les plus riches qui aient existées." (1)

Nous avons mentionné plus haut que Montaigne condamna l'enseignement de la philosophie comme elle se pratiquait par les pédants de son époque. Mais il estima ce sujet et lui donna une place importante dans son éducation. En étudiant la philosophie l'enfant devrait atteindre la possession personnelle de la sagesse qu'il médite. Il devrait commencer à réfléchir lui-même.

Montaigne ne partage pas l'enthousiasme de son siècle pour les sciences. Il trouve qu'elles contiennent beaucoup "d'étendues et d'enfoncements fort inutiles." Il veut plutôt que le précepteur fasse comprendre à son élève la majesté de la nature entière, sa mutation et sa variété infinie, et l'insignifiance de l'homme par comparaison à son immensité. Ainsi sera-t-il mené à estimer "les choses selon leur juste grandeur". Une comparaison s'impose entre cette conception et la condamnation de M. Guy du "surmenage intellectuel" dans les écoles françaises d'aujourd'hui. (2) Evidemment, à cet égard, on n'a pas beaucoup avancé depuis l'époque de Montaigne. "Nous produisons", dit-il, "des générations stériles, épuisées dans leur fleur par un labeur excessif."

(1) G. Lanson, Les Sujets Modernes dans L'Enseignement Secondaire, Extrait à une Conférence Publiée dans L'Education de la Démocratie, 1903. Traduction anglaise dans Buisson & Farrington, "French Educational Ideals of Today.", World Book Co., N.Y. 1919.

(2) G. Guy, "Critique de l'Education Française," Mercur de France, T. 260, 5 mai, 1935. p. 5.

Et en 1903, M. Lanson croyait important d'avertir ses étudiants qu'il n'était pas nécessaire d'avoir enseigné à l'enfant avant qu'il quittât l'école tout ce qu'il saura pendant sa vie.⁽¹⁾

Montaigne ne néglige pas cette clef de voûte de la pédagogie moderne, l'éducation physique. Si on veut fortifier l'âme, dit-il, on devrait commencer par perfectionner le fonctionnement du corps qui la renferme.

Enfin Montaigne s'affirme contre la sévérité dans l'éducation. Il condamna les "geoles d'enfance captive" qu'étaient les écoles de son époque et désapprouva foncièrement l'emploi de la violence dans l'éducation. Si vous arrivez au collège quand on travaille, dit-il, "vous n'oyez que cris et d'enfans suppliciez, et de maistres enyvrez de leur cholere. Quelle manière pour esveiller l'appétit envers leur leçon, à ses tendres âmes et craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets. Inique et pernicieuse forme." (L. I, ch. XXVI, p. 213.)

Tout son système d'éducation témoigne de son souci pour le vrai bien-être de l'enfant. Sur cette matière, Herbert Spencer et Samuel Butler auraient pu trouver dans les essais la plupart de leurs idées.

Avant de terminer ce chapitre, nous voulons tirer certaines conclusions sur l'éducation de Montaigne par comparaison à l'éducation moderne.

Il faut remarquer d'abord que Montaigne n'avait aucune conception de l'éducation universelle comme nous l'avons au vingtième siècle, et que

(1) G. Lanson, Les Sujets Modernes dans l'Enseignement Secondaire,
op. cit.

son système est plutôt aristocratique que démocratique; aristocratique dans le sens qu'il visait la formation d'un "grand capitaine" et non pas d'un homme moyen. Néanmoins son système n'implique pas une préférence pour l'éducation domestique. "Forcé de prendre parti," dit M. Compayré, "Montaigne se serait sans doute prononcé pour le collège, à condition d'en adoucir la discipline et d'en améliorer l'enseignement."⁽¹⁾ D'ailleurs, les implications de l'éducation qu'il proposa comportent beaucoup des idées de prédilection des pédagogues modernes.

Une des conceptions modernes, inhérente à l'éducation de Montaigne, est la nécessité de la participation de l'enfant. Autrefois on imaginait l'esprit de l'élève comme un morceau de papier, encore blanc (ou, selon l'expression de John Locke, comme une tabula rasa,) sur laquelle le maître pouvait inscrire les connaissances désirées.⁽²⁾ L'attitude de l'élève était passive, ou tout au plus, réceptive. Montaigne se rendit compte que cette conception, implicite dans la pratique de son temps, ne représentait aucune réalité psychologique. Il insista sur la participation active de l'élève à l'instruction, et voulut que tout ce qu'on lui faisait apprendre, devienne une partie de lui-même.

Dans l'éducation moderne on réclame le développement le plus complet possible de la personnalité.⁽³⁾ Par le mot "personnalité" on entend

(1) G. Compayré, op. cit., p. 94.

(2) John Locke rejeta les idées innées et son désir de réfuter leur existence le conduisit au dualisme qui existe dans la théorie de la tabula rasa. Cinquante ans avant Locke, Montaigne soutint un empirisme très semblable à celui du philosophe anglais. Il nous semble que Montaigne, en appuyant sur la nécessité de la coopération de l'élève, évite l'accusation d'avoir soutenu un dualisme. Il est vrai, cependant, que la théorie des facultés de l'esprit, une des erreurs de Locke, est implicite dans l'éducation de Montaigne. Nous avons déjà critiqué

cette théorie.
(3) Voyez page 46.

la somme des traits caractéristiques, des pouvoirs et des talents qui forment l'héritage de l'individu. Il est apparent que Montaigne eut cette idée. "Ce n'est pas une âme," dit-il, "ce n'est pas un corps, qu'on dresse, c'est un homme..."

M. Valéry exprime admirablement son approbation de ce but de l'éducation.⁽¹⁾ Après avoir établi, comme Montaigne, que le sujet de l'éducation est l'enfant dont il s'agit de faire un homme, il affirme que l'on devrait se demander, ce que l'on veut au juste que cet enfant devienne. "Il s'agit de donner," dit-il, en réponse à cette question, "à cet enfant (pris au hasard) les notions nécessaires pour qu'il apporte à la nation un homme capable de gagner sa vie, de vivre dans le monde moderne où il devra vivre, d'y apporter un élément utile, un élément non dangereux, mais un élément capable de concourir à la prospérité générale. D'autre part, capable de jouir des acquisitions de toute espèce de la civilisation et de les accroître; en somme, de coûter le moins aux autres et de leur apporter le plus."

On pourrait imaginer qu'un système destiné à l'enseignement d'un individu négligerait l'importance de l'assimilation de l'individu dans la société. Au contraire, Montaigne insiste à ce que son élève vive

(3) (page 45)

Raymond A. Schwegler, A Psychologist Looks at Language Teaching, The Modern Language Journal, Oct. 1937.. p. 42. - "To mobilize the latent capacity of human beings, to live broadly and abundantly, has been the dream of all ages. Now vaguely, now imperatively, it has been the lodestar of prophet, priest, philosopher, and politician. It is the backbone of that elusive thing called 'culture'."

(1) P. Valéry, Le Bilan de l'Intelligence, Variété III, Gallimard, Paris, 1936.. p. 290.

avec les autres et tire profit des contacts humains. Comme tous les pédagogues modernes il rejetterait l'idée que l'école puisse être une institution artificielle, séparée de la vie réelle de l'état. Il comprit que l'ajustement social et le développement de l'individu sont complémentaires.

Mais ce que nous avons déjà dit sur les idées internationales de Montaigne prouve qu'il n'aimerait guère les tendances qui se remarquent aujourd'hui, dans certains pays de l'Europe à étatiser l'individu. L'assimilation de l'individu au groupe social ne signifie pas que tous les droits de celui-là doivent être abrogés. Actuellement, dans les rapports entre l'individu et l'état, l'état l'emporte, et sa puissance tend à absorber presque entièrement l'individu. Le danger de cette situation est très claire si l'on croit avec M. Valéry qu'avec la suppression de l'individu périt la liberté de l'esprit, et que cette liberté de l'esprit est "essentiel à l'accroissance de la science la plus élevée, et à la production des arts." (1)

Nous avons déjà mentionné la position prééminente que Montaigne donne à l'éducation physique. Actuellement, dans beaucoup des pays les plus avancés, ce sujet forme la fondation du programme d'études.

M. Guy appuie cette matière dans l'article auquel nous avons déjà fait allusion. (2) Il critique le système français qui accorde peu d'attention aux nécessités physiques de l'enfant, et veut même que l'athlétisme figure aux programmes de l'université.

Montaigne recommande l'éducation morale. L'éducation française

(1) P. Valéry, op. cit., p. 303.

(2) G. Guy, "Critique de l'Education Française", Mercure de France, 15 mai, 1935, p. 5.

a toujours accordé une place à cette instruction, mais l'a traitée d'une manière si académique que beaucoup de pédagogues doute de son efficacité. M. Guy affirme, par exemple, que dans l'éducation actuelle "aucun enseignement moral n'est donné, qui permettrait l'amélioration du caractère non plus que l'indication des règles les plus élémentaire du savoir vivre."⁽¹⁾

En conclusion, nous nous trouvons forcés de croire que la philosophie de l'éducation de Montaigne, quoiqu'elle reçoive l'approbation de beaucoup de penseurs français, reste supérieure à l'éducation offerte par l'état aujourd'hui. Nous ne voulons pas prétendre par là que "l'institution" de Montaigne n'étale pas de sérieuses imperfections. Le passage amusant dans lequel M. Faguet exprime sa critique du manque d'effort dans le système reste un témoignage indélébile de ces imperfections.⁽²⁾ Mais, évidemment, les Français n'ont pas une tendance très marquée à s'enfoncer dans la paresse ou dans l'indolence. Au contraire, les auteurs que nous avons cités accusent leurs compatriotes d'imposer aux enfants une tâche démesurée. Nous avons indiqué comment

(1) G. Guy, loc. cit., p. 6.

(2) E. Faguet, Préface de Montaigne par Guillaume Guizot. M. Faguet dit: "Son traité de l'éducation.....est séduisant comme tout ce qu'il écrit; mais cassez donc l'écorce des mots et voyons ce qu'il y a au fond de ces propos charmants. Ce qu'il y a? Ce dialogue. 'Que faut-il apprendre aux enfants? - Heu! Mon Dieu! ce qu'il faut apprendre aux enfants?.... Eh bien, rien du tout! - Hé? - Oui, rien. Quand je dis rien.... Rien, comme vous pouvez penser veut dire rien, ou peu de chose. Il faut les regarder apprendre; les y exciter un peu, oh! très peu; les y guider insensiblement, oh! d'une façon tout à fait insensible.... Laissez-les trotter devant vous. Je vous assure qu'ils trottent bien'."

les améliorations suggérées par certains penseurs modernes se rapprochent des conceptions de Montaigne. Nous ne pouvons pas nous empêcher d'exprimer le souhait que les Français se décident bientôt à mettre en pratique les meilleures théories de leurs grands hommes, afin d'éviter des critiques comme celle de M. Guy, qui dit: "Je crois exprimer l'avis de maints contemporains en affirmant que l'éducation française telle que nous la concevons aujourd'hui est absurde." (1)

(1) G. Guy, Critique de l'Education Française, loc. cit., p. 5.

CHAPITRE V ème

La Philosophie de Montaigne.

Avant de commencer une brève étude de la philosophie de Montaigne il faudra délimiter la portée de ses idées philosophiques. Montaigne n'établit pas un système de métaphysique qui puisse se comparer aux théories bien complètes de Descartes ou de Leibniz. Il s'intéressa très peu ou pas du tout, dans les Essais, à certains des plus importants problèmes de la philosophie traditionnelle. Il ne s'occupe pas de l'espace et du temps, de la nature et de l'origine de la vie, ou du but ou de l'intention du monde. Le problème de Dieu et les problèmes ontologiques n'entrent qu'inciderment dans ses réflexions. Il est vrai qu'il doute de la réalité de nos impressions du monde extérieur que nous percevons seulement à l'aide de nos sens, et qu'il dit: "Nous n'avons aucune communication à l'être"⁽¹⁾ mais à ce moment même il ne se livre pas à des études ontologiques. C'est son scepticisme qui parle. Les grands problèmes, qui ont toujours suscité la vive curiosité de la race humaine et qui ont été la préoccupation principale des grands philosophes de tous les siècles, de Platon à Bergson, ne forment pas la considération spéciale de l'oeuvre de Montaigne. Quels sont, alors, les problèmes que Montaigne étudie? Quels sont les sujets de ses réflexions dans les nombreux essais où il nous fait part de ses idées philosophiques?

(1) L. II, ch. XII, p. 367.

Montaigne, s'adonnant à une étude de lui-même, de son moi, est confronté par le contraste entre la faiblesse et l'insignifiance de l'individu et l'immensité et le pouvoir de la nature. Il se trouve en face du mystère de l'univers et de notre être. Ainsi, il doit envisager les mêmes problèmes qui ont jeté un défi à tous les philosophes. Mais, au lieu de chercher à ces problèmes une explication qu'il conçoit être au delà de l'étendue de notre raison; il se met en quête d'une attitude susceptible d'aider l'humanité à supporter les joies et les maux que sa condition lui impose. En somme, il cherche une manière de vivre et s'intéresse surtout aux questions morales. "Or Montaigne se passionne," dit M. Villey, "à ce jeu de la pensée: il essaye les systèmes anciens, non sur le domaine de la métaphysique où il ne s'aventure guère, mais dans le domaine de la morale qui est proprement le sien."⁽¹⁾ Comment faut-il agir, se conduire? demande-t-il? Le bon Dieu nous a donné un peu plus de liberté de choix qu'aux animaux qui sont tout à fait soumis à la nécessité universelle et uniforme de l'instinct.⁽²⁾ Comment se servir de cette liberté afin de se procurer le maximum de bonheur sans nuire aux autres. Les réponses que Montaigne nous offre à ces questions forment sa plus importante contribution à la sagesse humaine.

Pendant ses recherches l'auteur des Essais étudie plusieurs des systèmes philosophiques des anciens, et met certains de leurs préceptes à l'épreuve. Surtout il étudie ses propres tendances et réactions, et il consulte son moi. Dans ce chapitre nous essayerons de suivre la pensée

(1) P. Villey, Montaigne dans le Mouvement Philosophique, Revue Phil., T. 101, 1926. p. 340.

(2) L. II, ch. VIII, p. 76. A.

du philosophe tandis qu'il pèse chaque système, et d'établir certaines conclusions sur ses opinions ultimes.

Nous avons déjà dit dans notre troisième chapitre que la protection que Montaigne prend contre les désordres de son siècle est un refuge philosophique. Il se retire dans son château, renonce à ses ambitions, et ne demande à la fortune qu'un contentement tranquille et modeste. Mais la difficulté est de trouver la paix quand on est menacé presque continuellement des plus grands maux auxquels les hommes puissent être soumis. Quand les deux périls jumeaux de la douleur et de la mort nous pressent de tous côtés, comment se sentir en sécurité dans un opulent château qui est littéralement sans défense? Quand Montaigne se couche chaque soir il se demande si cette nuit sera sa dernière. C'est une dure épreuve pour la philosophie d'être appelée à guérir une telle appréhension.

Sous l'influence de Sénèque et de Plutarque, Montaigne essaie, d'abord le stoïcisme. Il introduit souvent dans son oeuvre, des passages intacts, traduits par lui de Sénèque, et il incorpore toute la pensée du philosophe romain à la sienne.⁽¹⁾ Plutarque est absorbé dans son oeuvre à un tel degré qu'en lisant certains des essais, c'est lui que nous admirons plutôt que Montaigne. Le philosophe grec, quoique l'adversaire du stoïcisme dans ses manifestations orgueilleuses et guindées, part d'une inspiration stoïcienne; et c'est certainement dans l'inspiration stoïcienne de sa pensée que Montaigne le suit à cette époque.⁽²⁾ De ces maîtres, Montaigne apprend à ne pas se laisser bouleverser par la perte des biens, par la mort de ceux que l'on aime, par l'agonie de la douleur ou par la crainte de la mort.

(1) Strowski, Montaigne, p. 95.

(2) Ibid, p. 96.

Quelles sont les plus importantes conceptions stoïciennes que nous trouvons dans les Essais?⁽¹⁾

D'abord, il faut diriger notre attention vers la matière dont l'auteur lui-même était obsédé: la peur de la mort. L'idée de la mort est familière à Montaigne. Il nous dit que "voire en la saison la plus licentieuse de mon aage," au milieu d'une fête, "la tête pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps;"⁽²⁾ il lui arrivait souvent de se rappeler un ami décédé qui, il y avait peu de temps, partageait ses joies. Comme il ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce sujet, il est évident qu'il devait s'efforcer de le contempler sans appréhension, s'il voulait jouir d'un bonheur tranquille. Un remède serait peut-être d'écarter les idées de la mort - de se fermer les yeux et se boucher les oreilles devant le péril. "Le remède du vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement... C'est une folie d'y penser arriver par là."⁽³⁾ Pendant quelque temps la mort peut nous épargner; mais alors, quand elle nous touche, en nous-mêmes ou en nos parents ou nos amis, quel désespoir nous accable! C'est beaucoup mieux

(1) Les principaux des essais qui avancent des doctrines stoïciennes sont les suivants, tous au premier livre:

Chap. XIV. Que le goust des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.

Chap. XIX. Qu'il ne faut juger de nostre heur, qu'après la mort.

Chap. XX. Que philosopher c'est apprendre à mourir.

Chap. XXXIX. De la Solitude.

(2) I, XX, p. 108, A.

(3) L. I, ch. XX, pp. 104 et 106.

de s'y préparer en s'assurant de toutes les consolations que la philosophie nous offre. Dans l'essai XX du premier livre, Montaigne nous montre comment on peut se libérer de l'horreur de la mort par la méditation.

D'abord, il faut lui ôter son étrangeté. Nous devrions à chaque instant représenter la mort à notre imagination. Puisqu' "il est incertain où la mort nous attende, attendons la partout. La préméditation de la mort est la préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir il a desappris à servir."⁽¹⁾ Le résultat de cette méditation est que nous arrivons à constater que la "nature mesme nous preste la main et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre; si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque dessein de la vie."⁽²⁾

Notre mort est une partie de notre vie, ainsi ne peut-on juger du bonheur d'un homme qu'après sa mort. Nombre d'hommes qui, à une certaine époque de leur vie, ont compté parmi les fortunés de la race humaine se rangent dans l'histoire, par suite de leur mort, parmi les malheureux. D'après la mort d'un homme on peut juger, non seulement du bonheur de sa vie, mais aussi de sa valeur personnelle, de son caractère, et de la qualité de sa philosophie. Devant la mort on ne peut plus chicaner; pour une fois il faut être absolument sincère; comme dit Montaigne, "il faut parler français".⁽³⁾

Pendant la période stoïcienne de la pensée de Montaigne, le philosophe voulait bien "parler français" devant la menace de la mort.

(1) L. I, ch. XX, p. 108.

(2) L. I, ch. XX, p. 112.

(3) L. I, XIX, p. 98.

Il voulait affronter le problème, s'accoutûmer aux détails lugubres de l'événement et se préparer à son heure, en cultivant une calme et orgueilleuse résignation. Il admirait la mort de Caton et prédisposait son âme à un décès héroïque.⁽¹⁾ Mais il est bien intéressant de remarquer que plus tard, quand son enthousiasme pour le stoïcisme a décliné, son attitude envers la mort montre des changements profonds. On peut observer dans le même essai, cette évolution de sa pensée; car les hautaines doctrines de l'édition de 1576 sont souvent mitigées par les additions de 1588. Les citations que nous avons choisies jusqu'ici sont toutes marquées d'un A dans l'édition de Villey. Nous citons maintenant une addition de 1588 dans l'essai XIX du livre I.

"Au Jugement de la vie d'autrui, je regarde tousjours comment s'en est porté le bout; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement." (p. 99)

Montaigne souhaite maintenant une mort douce. Quand nous discuterons son épicurisme nous verrons que dès 1588 il avait rejeté la plupart de ses premières idées sur la mort. Ajoutons en passant, que la mort réelle du philosophe fut conforme à ses espérances dans cette dernière période.

"Etienne Pasquier", dit Stapfer, dans son livre, Montaigne; "raconte que, ne pouvant plus parler, il pria sa femme 'par un petit bulletin' de faire venir quelques gentilshommes du voisinage afin qu'il prît congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre. Et comme le prêtre était sur l'élévation du Corpus Domini, ce pauvre gentilhomme s'élance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les

(1) L. II, ch. XXI, p. 471.

mains jointes, et, en ce dernier acte, rendit son esprit à Dieu."⁽¹⁾

Montaigne se rend compte que la douleur est un mal encore plus redoutable que la mort. En effet, ce que nous craignons surtout dans la mort, c'est la douleur qui l'accompagne presque toujours. La mort peut être un soulagement, une aubaine:

"Or cette mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de ceste vie? Le souverain bien de nature? seul appui de notre liberté? et commune et prompte recepte à tous maux?"
(L. I., ch. XIV, p. 59.)

Mais il n'existe pas de raisonnement qui puisse pallier l'horreur de la mort. L'extrême volupté ne nous touche pas comme la moindre douleur, et, par conséquent, l'absence de la douleur est le plus grand bonheur auquel nous puissions aspirer. D'ailleurs, la douleur est la vraie raison d'être de la plupart de nos craintes. L'indigence, par exemple, est surtout redoutable, parce que les privations qu'elle nous impose compromettent notre bien-être:

"La pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre ses bras, par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir."
(L. I., ch. XIV, p. 67.)

Quand Montaigne exprima ainsi sa peur de la douleur il n'en avait pas eu d'expérience personnelle. Néanmoins, il ne s'abstint pas d'affirmer son opinion "qu'il est en nous, si non de l'anéantir, au moins de l'amoin- drir par la patience, et quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce néantmoins l'âme et la raison en bonne trampe."⁽²⁾ Vers l'âge de quarante-quatre ans la maladie le saisit.⁽³⁾ Alors il se sentit atteint

(1) Stapfer, Montaigne, p. 64.

(2) L. I, ch. XIV, p. 67.

(3) F. Strowski, op. cit., p. 103.

de la même affection dont mourut son père, de la colique néphrétique. "Je suis aus prises," dit-il, "avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle et la plus irrémédiable. J'en ay desja essayé cinq ou six bien longs accez et penibles: toutes-fois, ou je me flatte, ou encores y a-il en cet estat de quoy se soustenir, à qui a l'ame deschargée de la crainte de la mort, et deschargée des menasses, conclusions et conséquences dequoy la medecine nous enteste. Mais l'effet mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre si poignante qu'un homme rassi en doive entrer en rage et en desespoir." (L. II., ch. XXXVII, p. 576).

C'est ainsi que Montaigne met en pratique le premier précepte stoïcien qui nous enjoint de supporter les maux avec patience et résignation. Il y a une autre doctrine stoïcienne à laquelle Montaigne donne expression dans ses écrits et dans sa vie. Observant que la mauvaise fortune peut nous affronter non-seulement en nous-mêmes, mais aussi par ceux que nous aimons et dans tous nos intérêts: affections, haines, ambitions, besoins et passions; Montaigne conclut qu'un homme sage devrait se libérer de ses liens, et s'efforcer d'être aussi indépendant et solitaire que possible. Nous entrevoyons l'expression admirable que Montaigne donne à cette vieille théorie stoïcienne dans le morceau suivant.

"Il faut avoir femmes, enfans, biens, et sur tout de la santé, qui peut; mais non pas s'y attacher en manière que notre heur en dépende. Il se faut reserver une arriere-boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissons notre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette-cy faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous-mesmes, et si privé que nulle accointance ou communication estrangiere y trouve place; discourir et y rire comme sans femme, sans enfans et sans biens, sans train et sans valetz, afin que, quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer."

(L. I., ch. XXXIX, p. 309.)

Le stoïcisme de Montaigne fut terni par la croissance de convictions sceptiques dans son âme. L'explication de cette évolution se trouve, d'une part, dans les influences extérieures, et de l'autre, dans certains développements de son drame intérieur.⁽¹⁾ D'abord les idées sceptiques étaient, pour ainsi dire, dans l'air. Une des méthodes favorites de ceux qui tenaient à soutenir la foi catholique contre les attaques des Calvinistes était de compromettre la validité de la raison humaine. M. Strowski l'a prouvé en examinant les plus importants traités sceptiques publiés au seizième siècle.⁽²⁾ Il nous suffira d'en mentionner les titres de plusieurs. L'Examen de Pic de la Mirandole, et La Déclamation de l'Incertitude et la Vanité des Sciences de Cornelius Agrippa de Nettesheim, sont deux des livres les plus célèbres qui suivent la route du scepticisme pour aboutir à la vérité de la philosophie chrétienne. Même la traduction de Sextus Empiricus fut dédiée par son traducteur, Sentian Hervet, à ce but. Il n'y a qu'un penseur avant Montaigne qui ait étudié le scepticisme pour le scepticisme. C'était Sanchez le Sceptique dont l'ouvrage a paru à peu près à la même époque que celle de Montaigne.

Ces livres ont certainement influé sur la pensée de Montaigne. A vrai dire on peut trouver des pages entières qu'il a copiées de certains de ces livres. Mais quoique Montaigne ait trouvé que ces livres renforçaient souvent ses propres opinions, et quoiqu'il n'ait pas eu de scrupules à les plagier, des raisons personnelles et originales de suivre cette pente ne lui manquaient pas.

Nous avons déjà suggéré plus haut que l'étude intérieure, la

(1) G. Lanson, Les Essais de Montaigne, p. 129 ff.

(2) F. Strowski, op. cit., p. 125 ff.

méditation sur le microcosme, le rejeta sur le macrocosme. De la contemplation du minuscule il s'éleva à l'immense: "Du seul personnage" au "si grand cadre". Ce flux et reflux de son esprit le conduisit à un doute à l'égard de l'importance et de la grandeur de l'homme.

"J'ay en général cecy que de toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers et ausquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent et aneantissent le plus."

(L. II., ch. XVII, p. 412.)

Ce doute, devenu philosophique, n'attendit que l'occasion de s'exprimer dans une confession de foi sceptique. Des attaques contre l'ouvrage de Raymond Sebond, que Montaigne avait traduit, en fournirent l'occasion. Le prétexte était religieux, mais il en résulta l'expression d'une philosophie païenne et la composition d'une des meilleures dissertations sceptiques qui ait jamais été écrites, l'Apologie de Raimond Sebond.

Il ne sera pas nécessaire dans cette thèse de faire une analyse complète de cet essai. Nous nous contenterons d'esquisser sommairement les arguments sceptiques qu'il contient. D'abord, Montaigne parle de la vanité de l'homme. Celui-ci n'est pas supérieur aux animaux qu'il domine. Puis il attaque la science. Elle est nuisible au bonheur de la vie, et elle est vaine car, en dépit de ses prétentions, elle n'a rien établi. Ensuite, il affirme la vanité de la raison, instrument de la science. Il parle de ses perpétuelles variations et contradictions, et son impuissance à déterminer la loi morale, et sa limitation par l'imperfection de nos sens. Enfin, il conclut que nous n'arrivons à atteindre rien de stable dans l'univers, et nous ne connaissons que des phénomènes en perpétuelle mutation.

Quelle est l'étendue du scepticisme de Montaigne? L'extrême application du scepticisme implique la dénégation formelle de toute connaissance. Elle conduit à un pessimisme cynique qui nie la valeur de la vie humaine et la possibilité de tout progrès. Trouvons-nous ici le corollaire de ses raisonnements pyrrhoniens? Nous ne le croyons pas. Le scepticisme de Montaigne fut plutôt une méthode. M. Lanson⁽¹⁾ nous démontre, par exemple, que Montaigne a confiance en la raison dans l'ordre pratique. Dans l'ordre absolu et universel, la raison nous fait toujours défaut, mais devant les problèmes de tous les jours, et surtout devant les problèmes moraux, elle est notre plus certaine ressource. La conscience humaine "n'est qu'un nom donné à la raison jugeant dans l'ordre moral."⁽²⁾ Le morceau suivant résume l'opinion de Montaigne sur la place légitime de la raison.

A.

"Puisqu'il a plu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, afin que, comme les bestes, nous ne fussions pas servilement assujettis aux lois communes, ains que nous nous appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous devons bien prester un peu à la simple autorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle; la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations."

(L. II., ch. VIII, p. 76.)

La méthode sceptique de Montaigne se fonde sur le doute. Que sais-je? demande-t-il. Parti de là, il fait des observations. Il constate ses propres inclinations; il juge ses propres actions. Il

(1) G. Lanson, "La Vie Morale Selon les Essais de Montaigne," Revue des Deux Mondes, 1^{er} février 1924, p. 603.

(2) Ibid., p. 608.

étudie les expressions de la civilisation qui l'environne, le système de justice, l'éducation, le gouvernement, la guerre civile. Il tire ses conclusions. Sa méthode anticipe la méthode de la science moderne. Strowski dit que le scepticisme de Sanchez et de Montaigne conduit à la méthode scientifique de Bacon.⁽¹⁾ Et il est certain que le sage du Périgord a suggéré implicitement le doute scientifique de Descartes. M. Villey soutient qu'à ces deux philosophes, Montaigne a fourni certaines suggestions initiales d'après lesquelles ils ont développé leur méthodes. Ainsi, l'auteur des Essais a servi d'intermédiaire entre la philosophie du moyen âge et la philosophie moderne.⁽²⁾

La plupart des critiques accusent Montaigne, avec beaucoup de justification, d'avoir un penchant vers l'épicurisme. Il est certain que, de toutes les philosophies qu'on lui a attribuées, l'épicurisme, quand on considère toute son oeuvre, le représente le mieux. D'abord, sous l'influence du Pyrrhonisme, Montaigne rejette la rigueur des idées stoïciennes. Dans l'essai IX du livre III, intitulé, De la Vanité, il exprime son jugement sur la nature humaine. Ce qui le frappe maintenant c'est la vanité de tout ce qui a rapport à l'existence humaine, vanité qu'il oppose aux prétentions des philosophes stoïciens dont la morale repose sur la foi en l'énergie de la volonté et en la clairvoyance de la raison. Dans l'essai IV du même livre, De la Diversion, nous trouvons l'expression de sa nouvelle attitude envers la mort et la douleur. C'est

(1) F. Strowski, Montaigne, p. 142.

(2) P. Villey, La Place de Montaigne dans le Mouvement Philosophique, Revue Phil. T. 101, p. 338.

Voyez aussi notre VI^e chapitre, p.

la méthode de diversion qu'il préconise maintenant, non pas la méthode de préparation. Puisque l'homme n'est que vanité, il est si aisé de le divertir. En tout cas, toutes ses méditations et préparations restent sans fruit. Autrefois il disait, "La philosophie est la préméditation de la mort."⁽¹⁾ Maintenant il dit: "Cette autre leçon est trop haute et trop difficile. C'est à faire à ceux de la première classe de s'arrêter purement à la chose, la considérer, la juger. Il appartient à un seul Socrates d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en juger." (L. III., ch. IV., p. 65.) Et aussi: "Quand les médecins ne peuvent purger le catarre, ils le divertissent et le desvoyent à une autre partie moins dangereuse." (*ibid.*, p. 64.)

On peut trouver un peu partout dans les essais l'expression d'une prédilection pour certaines des doctrines d'Epicure.

C. "Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de notre visée, c'est la volupté." (L. I., ch. XX, p. 101.)

Et ailleurs:

"Pour moy donc, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroier."
(L. III, ch. XIII, p. 446.)

Jointe à cette conviction que le plaisir est le souverain bien et par contre la douleur le pire des maux est la foi de Montaigne en la sagesse de la nature. "Laissons faire un peu à la nature," dit-il, "elle entend mieux ses affaires que nous." "J'ay pris, comme j'ay dict ailleurs, bien simplement et crument pour mon regard ce précepte ancien: que nous ne sçaurions faillir à suivre nature, que le souverain précepte c'est de se conformer à elle." (L. III., ch. XII, p. 371.) "Nature

(1) Livre I, ch. XX, p. 108.

est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste."

(L. III., ch. XIII, p. 447.- B.)

M. Villey croit que cette confiance en la nature est due à la révolte de Montaigne contre les deux autorités de la philosophie scolastique: la religion et Aristote. A ces autorités il oppose une méthode d'investigation fondée sur sa conviction que la meilleure école est celle de l'expérience, c'est-à-dire de la nature. Or, la manifestation de la nature avec laquelle il peut avoir les plus directes et les plus étroites relations est celle de son moi. Il se soumet "au fait qu'il perçoit en lui-même." Et cette soumission à la nature est "l'idée même de la science moderne."⁽¹⁾

Il est évident que l'expression de l'Epicurisme de Montaigne comme nous venons de la résumer se prête à des interprétations équivoques. Montaigne cherche le bonheur et se fie à une méthode naturelle de l'atteindre. Qu'est-ce qu'il veut vraiment dire quand il nous exhorte à suivre la nature? Et comment compte-t-il trouver le bonheur en la suivant? Pour M. Giraud, la réponse réside dans une condamnation de sa philosophie.⁽²⁾ La faiblesse de la morale de Montaigne, nous dit-il, est que toute idée d'effort lui manque. Quoique Montaigne prêche que les plaisirs de la vertu sont les meilleurs et les plus agréables, il ne se rend pas compte que la vertu exige la persévérance et la discipline. Est-ce que Giraud a raison dans cette conception? Quelle est la véritable interprétation de la morale de Montaigne?

En définitive, nous pouvons affirmer que l'auteur des Essais

(1) P. Villey, La Place de Montaigne dans le Mouvement Philosophique, loc. cit., p. 347.

(2) V. Giraud, Les Epoques de la Pensée de Montaigne, Revue des Deux Mondes, 1^{er} février, 1909, p. 623.

réclame la modération; et la modération est, comme il nous l'assure maintes fois, beaucoup plus difficile à atteindre que l'abstention.

"Les passions me sont autant aisées à éviter," nous dit-il, "comme elles me sont difficiles à modérer."⁽¹⁾ M. Gustave Lanson, dans l'article auquel nous avons déjà fait allusion,⁽²⁾ appuie cette position. Il y a deux choses dont Montaigne se rend compte: "la soif du bonheur et du bien-être et un sentiment des valeurs morales..... Toute la morale pour lui ne consiste qu'à trouver l'équilibre de ces deux forces. Tout homme fuit la douleur et suit la volupté; mais tout compte fait, la balance est en faveur de la vie honnête."⁽³⁾

"L'heur et la béatitude qui reluit en la vertu, remplit toutes ses appartenances et avenues, jusques à la première entrée et extrême barrière."

(L. I., ch. XX., p. 102. C.)

Dans son livre, Montaigne, Théologien et Soldat, M. Marc Citoleux soutient la thèse que la morale de Montaigne est une morale de soldat qui réclame la lutte. Cette morale "ne considère pas comme vertus les dispositions qui ne sont dues qu'à notre état de santé."⁽⁴⁾ Montaigne dirait avec La Rochefoucauld, "La vieillesse aime à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples."

Sa modération n'a rien de commun avec la douceur de vivre. Il blâme ceux "qui se mettent inconsidérément et furieusement en lice, et

(1) L. III., ch. X, p. 317.

(2) G. Lanson, La Vie Morale Selon les Essais, Revue des Deux Mondes, 1^{er} février, 1924, p. 603.

(3) Ibid., p. 612.

(4) M. Citoleux, op. cit., p. 222.

"s'alentissent en la course.... C'est une mauvaise façon: depuis qu'on y est, il faut aller ou crever." (L. III., ch. X., p. 316. B.)

Montaigne a tâché de vivre cette morale et se vante parfois de son succès. Dans la guerre, par exemple, son courage fut éprouvé et a soutenu le choc sans défaillir. "Et esprouvay en ma patience," dit-il, "que j'avoys quelque tenue contre la fortune, et qu'à me faire perdre mes arçons il me falloit un grand heurt." (L. III., ch. XII, p. 354. B.)

Il faut se rendre compte aussi que selon le jugement de ses contemporains la morale de Montaigne fut incontestablement sévère. Les théologiens de son époque acceptent Montaigne comme un bon chrétien et un bon catholique et ils s'émerveillent de la rigueur de ses écrits. "La morale de Montaigne, que d'aucuns jugent molle et épicurienne, étonna par sa rudesse les Inquisiteurs de Rome et Charron lui-même."⁽¹⁾

Messieurs Tilley et Boase, dans l'introduction de leur livre, Selected Essays of Montaigne, suivant un chemin un peu différent, arrivent à la conclusion que l'essence de la morale de Montaigne se trouve dans la modération.⁽²⁾ L'étude psychologique du moi fait l'originalité de Montaigne, et de cette étude il a appris que chaque homme a une "maîtresse forme" qui est constante et qu'il ne peut pas changer. Or, la morale ne s'occupe pas seulement de ce qui est, et de ce qui devrait être, mais de ce qui est possible. Notre "maîtresse forme" nous limite et fait que nous pouvons regretter ce que nous faisons, nous ne pouvons

(1) M. Citoleux, op. cit., p. 227.

(2) Tilley & Boase, Selected Essays of Montaigne, Manchester University Press, 1934.

pas nous repentir de ce que nous sommes. L'essentiel est que chaque homme s'étudie afin de trouver une manière de vivre qui convienne à sa "maîtresse forme". Ainsi le secret du bonheur se cache dans l'idée de ce qui est convenable - "What is fitting." La vraie science de bien vivre est de "mener l'humaine vie conformément à sa naturelle condition" (L. III., ch. II, p. 33. B.) La modération, ce qui est convenable, est la clef de voûte de la morale de Montaigne.

Si le point de vue que nous venons d'adopter est valable, il faudra conclure que la religion ne compte pas pour grand'chose dans la pensée philosophique de Montaigne. Une âme vraiment chrétienne ne trouverait pas son inspiration dans le système d'Epicure, dans l'enseignement de la nature, ou dans l'étude de son moi. Certes, il ne manque pas de critiques qui croient trouver dans les essais l'expression d'une foi ardente et sincère. Mais ils forment, nous semble-t-il, une minorité, quoiqu'une minorité très importante. Considérons, un peu, avant de terminer ce chapitre les opinions de plusieurs commentateurs sur les idées religieuses de Montaigne.

Pascal est le premier d'une longue ligne de critiques distingués qui aient considéré Montaigne comme un homme essentiellement irreligieux. Pascal trouve que, la foi à part, il est "pur pyrrhonien", et quant à sa morale, épicurien; aimant la vertu, "naïve, familière, plaisante, enjouée, et, pour ainsi dire, folâtre."⁽¹⁾ Sainte-Beuve suit Pascal en affirmant que l'homme de la nature a une nature nullement chrétienne. "Il peut bien avoir paru," dit-il, "très bon catholique, sauf à n'avoir

(1) Blaise Pascal, Pensées, Ed. Brunschvicg, pp. 155 and 158.

guère été chrétien."⁽¹⁾ Guillaume Guizot croit que "les Essais de Montaigne sont le génie du paganisme."⁽²⁾ Le Dr. Armaingaud soutient l'opinion que Montaigne a été l'ennemi couvert de la religion chrétienne.⁽³⁾

André Gide, dans son Essai sur Montaigne place le philosophe parmi ceux qui professent un attachement à la religion catholique quoiqu'ils ignorent Jésus-Christ.⁽⁴⁾ Gustave Lanson affirme que Montaigne a pu être un bon croyant tout en écrivant un livre dépourvu de foi.⁽⁵⁾ M. Jeanroy croit que nous ne pouvons trouver aucune idée chrétienne dans toute l'oeuvre de Montaigne. Il ne parle pas des problèmes chrétiens: du libre arbitre, du péché originel, de la grâce; il n'affirme pas sa foi en l'immortalité de l'âme; et "quand il parle de la mort il n'est que l'éloquent écho du plus païen des poètes."⁽⁶⁾

En revanche, M. Strowski voit en l'Apologie "l'expression complète d'une âme vraiment religieuse et sincère."⁽⁷⁾ M. Plattard, après avoir analysé les arguments de l'Apologie et recouru au témoignage du Journal de Montaigne conclut qu'il a réussi à "établir la sincérité religieuse

(1) Port-Royal, III, iii.

(2) G. Guizot, Montaigne, Etudes et Fragments, 1899, p. 218. - Cité par Citoleux, op. cit., p. 52.

(3) M. Dréano, La Pensée Religieuse de Montaigne, citation, p. 4.

(4) A. Gide, "Suivant Montaigne", N.R.F., 1^{er} juin, 1929.

(5) Lanson, Les Essais de Montaigne, p. 264. - "L'auteur pouvait être un bon croyant; le livre est incroyant."

(6) A. Jeanroy, Extraits des Essais; Notice Biographique, p. xxii.

(7) F. Strowski, Montaigne, op. cit., p. 208.

de Montaigne."⁽¹⁾ Et ce fait est bien important car, quoique les théologiens le déclarent non conforme à l'orthodoxie, "ce qui importe c'est de ne pas avoir à douter de la probité de Montaigne." L'abbé Dréano, dans son étude, La Pensée Religieuse de Montaigne, approfondit ce sujet en procédant de la vie de Montaigne aux Essais, et en demandant à ses contemporains ce qu'ils ont pensé de lui. La conclusion de ce livre est que Montaigne était un chrétien et un catholique. S'il était bon chrétien c'est d'après l'abbé Dréano, à nous d'en juger.

Dans son ouvrage récent, M. Marc Citoleux soutient l'opinion que Montaigne était vraiment chrétien et catholique.⁽²⁾ Nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails de la dissertation de M. Citoleux. Il nous suffira d'indiquer brièvement les points saillants de son argument. "Loin d'être un païen et un sceptique," nous dit-il, "Montaigne fut un théologien catholique."⁽³⁾ Dans cette remarque nous avons la vérité, mais la légende lancée par Pascal et propagée par la plupart des critiques, était que nous trouvons en Montaigne un fidéiste, irrévocablement commis à une position indéfendable - celle de la cloison étanche. Logiquement, les arguments de plusieurs des critiques cités ci-dessus conduisent à cette impasse de la cloison étanche par laquelle on conçoit que le christianisme et l'humanisme, quoique contradictoires, existent simultanément dans la pensée de Montaigne. Mais comment peut-il souscrire aux doctrines de la foi chrétienne et alors "par le miracle de la cloison étanche penser avec l'orgueil stoïcien ou l'incertitude pyrrhonien, et vivre en pourceau d'Epicure?"⁽⁴⁾

(1) J. Plattard, Montaigne et Son Temps, p. 205.

(2) M. Citoleux, Montaigne Théologien et Soldat, op. cit.

(3) Ibid., p. 7

(4) Ibid., p. 109.

La théorie des cloisons étanches a toujours répugné à l'esprit humain. M. Citoleux dit, "Dans le monde matériel, les cloisons étanches ne sont jamais naturelles; et faites de main d'homme, finissent toujours, en dépit des précautions les plus savantes, par céder aux infiltrations. Dans le domaine spirituel, les cloisons étanches, établies entre nos facultés, nos occupations et nos oeuvres, ne seront jamais que des divisions aussi commodes que factices."⁽¹⁾ Il conclut qu'il n'y a pas de cloison étanche dans la pensée de Montaigne. Dans son humanisme il trouve la figuration de son christianisme. "En résumé," dit-il, "Montaigne né chrétien, convaincu de la vérité du Christianisme, mais persuadé de la supériorité littéraire et morale des anciens, songe si peu à séparer son humanisme de sa religion par une cloison étanche, qu'il essaie, à l'aide de l'antiquité, d'exprimer de manière plus parfaite une doctrine qui est chrétienne."⁽²⁾

Quelle conclusion peut-on tirer de ce bref résumé de la divergence d'opinion sur la pensée religieuse de Montaigne. Nous nous trouvons forcés de laisser cette question franchement sans réponse. Nous pouvons affirmer avec M. Zeitlin, cependant, que "Religion as an inner light governing the relations of man with his maker was outside the province of his interest,"⁽³⁾ et nous pouvons hasarder l'opinion, suivant M. Lanson, que le livre de Montaigne est essentiellement incroyant. En revanche, la probité de Montaigne nous semble bien établie, et nous ne souscririons pas à la conception de Sainte-Beuve que l'Apologie était une "rouerie".

(1) Ibid., p. 109.

(2) Ibid., p. 150.

(3) J. Zeitlin, The Essays of Michel de Montaigne, Intro. p. LX.

La solution de M. Citoleux à la question de la cloison étanche nous semble, cependant, douteuse. On ne trouve la perfection dans les ouvrages d'aucun philosophe humain, et dans l'oeuvre d'un "être ondoyant" comme Montaigne, on a tort de chercher une complète conformité. Il est possible que Montaigne n'ait jamais compris les implications du dualisme de sa foi chrétienne et de sa préoccupation humaniste. Il est possible que le fidéisme soit une des imperfections de ce sage si "divers" et si humain.

CHAPITRE VI ème

L'Importance de Montaigne d'après l'Opinion de
Plusieurs Auteurs Modernes.

M. Villey remarque que les historiens de la philosophie n'ont pas donné beaucoup d'espace à Montaigne dans leurs ouvrages.⁽¹⁾ Ils se rendent compte que Montaigne n'inventa pas de système philosophique; il semble, au premier coup d'oeil, être lâchement soumis aux philosophies anciennes. Comme il y avait un grand nombre d'écrivains de la renaissance qui soutenaient les doctrines de Zénon et d'Epicure, nos philosophes modernes ont été très contents de laisser Montaigne aux historiens de la littérature. La référence à Montaigne dans L'Histoire de la Philosophie de M. Fouillée, par exemple, comprend à peine deux lignes: "Montaigne s'en tient à son 'Que sais-je?'...Charron, son disciple, réduit le doute en système."⁽²⁾ Outre que cette affirmation montre une sérieuse mésinterprétation de Montaigne, deux lignes ne nous paraissent pas suffisantes pour résumer l'influence de l'auteur des Essais.

M. Villey, écrivant dans la Revue Philosophique, trace bien soigneusement l'influence de Montaigne dans l'histoire de la philosophie.⁽³⁾ Nous esquisserons ici son argument en interpolant de temps en temps les vues de plusieurs autres critiques.

(1) P. Villey, La Place de Montaigne dans le Mouvement Philosophique, loc. cit., p. 338.

(2) A. Fouillée, Histoire de la Philosophie, Delagrave, Paris, 1891, p. 220.

(3) P. Villey, ibid.

La thèse de M. Villey est que "les Essais par l'objet que l'auteur s'y est proposé et par sa méthode, constituent un chaînon essentiel entre la philosophie du moyen âge et la philosophie moderne."⁽¹⁾ D'abord, Montaigne, suivant la tendance de l'époque se révolte contre l'autorité d'Aristote. "Le Dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de débatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte.... On n'y débat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre l'auteur de l'eschole des objections estrangères: son autorité, c'est le but au dela duquel il n'est pas permis de s'enquérir." (L. II., ch. XII, p. 283.)

Montaigne s'aperçut que la pensée grecque n'était pas toute comprise dans l'oeuvre de ce philosophe. Il se mit à essayer les systèmes anciens; il chercha à revivre pour son compte les doctrines des Stoïciens, des Epicuriens, des Académiciens.

En rejetant Aristote, un des rochers sur lequel la philosophie scolastique était fondée, Montaigne se libère partiellement de la domination de la pensée du moyen âge. Sa libération se complète par suite de l'élargissement de l'expérience humaine qui eut lieu pendant la renaissance. Montaigne consulte les livres de voyages et les auteurs anciens qui content des histoires les plus singulières. Les livres abondent d'exagérations monstrueuses et se contredisent continuellement. Comment peut-on trouver la vérité dans un mélange si hétérogène? Selon Villey, Montaigne "trouve le critérium du croyable et de l'incroyable à l'égard de ces histoires, comme à l'égard de la philosophie, en procédant

(1) P. Villey, ibid., p. 339.

par accumulations-- il les oppose les unes aux autres, il fait usage de la méthode comparative."⁽¹⁾ Cette méthode l'amène au scepticisme qui s'exprime nettement dans l'Apologie de Raimond Sebond. Mais le scepticisme engendré par cette méthode n'est pas un scepticisme systématique ou philosophique; il n'est pas le scepticisme de Pyrrhon. Montaigne a trop opposé les différentes conceptions, les divers systèmes les uns aux autres pour se fier aux arguments d'un seul homme. Son scepticisme est "le vertige qui saisit l'âme du seizième siècle arraché à son assiette traditionnelle."⁽²⁾ On ne sait plus quel chemin suivre, et, s'adonnant au doute, on prend le parti de réserver son opinion. Ce doute et cette incertitude marquent la ruine de la scolastique.

Nous voyons dans cette attitude de M. Villey envers le scepticisme de Montaigne, la conception moderne qui fait contraste avec la conviction d'autrefois représentée par les vues de Pascal et Sainte-Beuve. Nous avons fait remarquer l'opinion qu'exprima M. Fouillée en 1891. Même en 1907, M. Potez affirma que "Montaigne reste, en bloc, assez conforme à l'image que donne de lui, à maintes reprises son arrière-neveu Sainte-Beuve."⁽³⁾ Aujourd'hui peu de critiques soutiendraient cette opinion. M. Edmé Champion, par exemple, nie qu'il soit "comme le veut Pascal le représentant par excellence du Pyrrhonisme."⁽⁴⁾ Il est vrai que le scepticisme abonde dans les Essais, mais il n'est pas toujours très sérieux. C'est parfois une arme défensive qui protège Montaigne des

(1) P. Villey, ibid., p. 342.

(2) Ibid., p. 343.

(3) H. Potez, Revue du livre de M. Strowski, Pascal et son Temps, Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1907, p. 361.

(4) E. Champion, Le Scepticisme de Montaigne, Revue Politique et Littéraire, le 19 mars, 1921, p. 189.

risques de la persécution. Il est difficile de lier un homme à une idée dangereuse quand il se dérobe de l'accusation en affectant de ne rien savoir. C'est parfois l'expression d'un écrivain entraîné par sa propre éloquence. Sainte-Beuve entrevoit cette explication quand il dit:

"Si l'on pouvait discerner et ôter ce qui est du pur écrivain en verve, de la plume engagée qui s'amuse, combien n'aurait-on pas à rabattre peut-être du scepticisme de Montaigne." (1)

"Le vrai scepticisme," dit M. Champion, "énerve, amoindrit, décolore, flétrit, stérilise, décourage....."(2) Mais Montaigne aime la vie; il n'est pas au fond pessimiste. Son respect de la vérité implique une morale sévère qui n'est pas du tout compatible avec les lâches doctrines du pyrrhonisme. Enfin, conclut M. Champion, les Essais "loin d'avoir eu les effets malsains du scepticisme, ont eu une influence aussi salutaire que profonde." (3)

Le doute ayant renversé pour Montaigne les idoles de la scolastique, l'auteur des Essais se trouvait libre pour développer sa méthode, qui consistait à fonder ses idées sur l'expérience, de s'en tenir à l'étude psychologique de son moi. En 1580 il dit qu'il entreprend la peinture de son moi pour amuser ses amis; en 1588 il la dédie à l'instruction de ses lecteurs, car "chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition." La pensée de Montaigne, alors, aboutit à la découverte de l'homme dans le moi. Or, cette découverte est le point d'arrivée où conduisait le mouvement intellectuel du 16^e siècle, et elle

(1) Sainte-Beuve, Port-Royal, II, 91.

(2) E. Champion, loc.cit., p. 190.

(3) Ibid., p. 192.

est en même temps le point de départ du 17^{ème} siècle. La philosophie du 17^{ème} siècle prend son point d'appui et son fondement dans la psychologie. M. Villey cite à cet égard, M. Delbos: "L'étude de la vie intérieure sous tous ses aspects a été pour nous une étude de prédilection... Un Descartes, un Pascal, un Malebranche, un Main de Biran, illustrent leurs doctrines des plus riches et des plus pénétrantes observations sur tous les mouvements de l'âme." (1) C'est Montaigne qui est entré le premier dans cette terre féconde, avant les grands philosophes du 17^e siècle.

Selon M. Villey, Montaigne a eu une influence directe sur la pensée de Bacon, de Descartes et de Pascal. Ces penseurs qui tiennent le plus haut rang dans la philosophie, ont subi l'attrait du sage périgordin et lui ont relevé plusieurs de leurs idées les plus importantes. Il est probable que Bacon doit à Montaigne outre le mot essais qu'il emploie comme titre d'un de ses ouvrages, l'inspiration de son exposition du scepticisme dans le Novum Organum et la suggestion initiale de sa méthode.(2)

Les premiers événements dans le développement de la pensée de Descartes forment un parallèle intéressant aux étapes progressives dans la vie de Montaigne. En 1614, quand l'Apologie est entre les mains de tout le monde, Descartes est envahi d'un doute universel. Il se décide, comme Montaigne, à chercher des leçons dans les ouvrages importants du

(1) P. Villey, loc. cit., p. 346.

(2) Il est intéressant de constater que M. Zeitlin doute de l'importance de l'influence de Montaigne sur Bacon. "It would not be hard," dit-il, "to show that M. Villey exaggerates the degree of intellectual affinity between Bacon and Montaigne." -- J. Zeitlin, "The Development of Bacon's Essays with Special Reference to Montaigne's Influence upon Them.", Journal of English and German Philology, 1928, Vol. 27, p. 496.

passé, et aussi dans le "grand livre du monde". Enfin, tout comme Montaigne, il cherche la solitude et la méditation en se retirant dans son "poêle" en Allemagne. Son attitude envers la religion et la politique est semblable à celle de Montaigne. Et sa morale provisoire qu'il adopte en attendant que sa philosophie définitive soit faite ressemble parfaitement à la morale définitive de Montaigne.

M. Villey croit que Descartes dit adieu à Montaigne quand il s'engage dans sa philosophie. Mais plus tard dans sa vie, il retrouve l'attitude de l'auteur des Essais: "Je serai bien aise de représenter dans ce discours ma vie comme en un tableau afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire."⁽¹⁾

L'influence de Montaigne sur Pascal est plus facile à prouver. "Les Essais," dit M. Villey, "sont son bréviare."⁽²⁾ Pascal désire établir la faiblesse de la raison et de l'homme et trouve dans Montaigne une source inépuisable d'arguments. Quand il affirme que l'homme est un atome, il suit Montaigne. Quand il parle du désarroi que l'imagination apporte dans l'exercice de notre jugement, nous reconnaissons des réminiscences de l'essai XII, Livre I de Montaigne.

L'influence de Montaigne sur les écrivains anglais a été bien établie par suite des études de M. Villey, de Miss Grace Norton et de M. Upham. Comme nous limitons notre considération à la portée des idées philosophiques de Montaigne, nous ne ferons mention ici que de l'article de M. Villey sur Charles Blount.⁽³⁾ Celui-ci, qui occupe

(1) P. Villey, loc. cit., Citation p. 352.

(2) Ibid., p. 357.

(3) P. Villey, L'Influence de Montaigne sur Charles Blount, Revue du XVIème Siècle, 1913, pp. 190, 392.

un rang inférieur parmi les philosophes anglais, appartient au groupe des déistes du 17^e siècle. M. Villey reproduit des pages entières de son ouvrage qui se rapprochent remarquablement de la traduction des Essais de Florio; et établit qu'il puise la plupart de ses idées chez Montaigne.

L'estime pour Montaigne des essayistes modernes trouve une expression distinguée dans un article de M. Fernandez. Ce critique s'appuie sur l'intérêt active de Montaigne en des mots qui donnent, nous semble-t-il, une justification assez spécifique à la matière de cette thèse: "Je suis de ceux qui tiennent très fort qu'une certaine façon de penser est nécessaire au salut du monde, et qu'il faut revenir sans cesse aux rares et excellents esprits qui lui ont donné corps. Montaigne est au tout premier rang de ces derniers."⁽¹⁾

Tout cet article a de l'importance pour l'étudiant de Montaigne, mais comme M. Fernandez exprime brillamment bien des opinions que nous avons déjà mentionnées, nous ne ferons allusion qu'à deux points dans son étude. Premièrement, il croit, comme M. Villey, que Montaigne est un précurseur des grands philosophes qui ont établi la base de la science moderne. "Quoique juge et partie," nous dit-il, "il n'est jamais partisan, par horreur du fanatisme même appliqué à la défense de soi, mais plus encore par besoin vital de distinction - chaque chose à sa place: ici le juge, là le jugé - qui annonce Descartes et tout l'esprit scientifique."⁽²⁾ Deuxièmement, il fait de Montaigne "l'ancêtre et le prophète inconscient de la pensée positive," et rejette la

(1) R. Fernandez, "Montaigne", Nouvelle Revue Française, le 1^{er} mai, 1933, p. 829.

(2) Ibid., p. 829.

conception de M. Thibaudet que Montaigne peut se nommer le Socrate français dont M. Bergson est le Platon.⁽¹⁾ Il conclut que l'on ne devrait pas restreindre Montaigne à une seule doctrine - "fût-ce au mobilisme". D'ailleurs, un rapprochement à la philosophie de la durée impliquerait une préoccupation métaphysique, mais les problèmes métaphysiques retenaient très peu Montaigne.

Tout ceci est assez vague et nous ne croyons pas faire une injustice à ces essayistes en acceptant leurs idées, sur ce compte, comme suggestions. L'idée de M. Thibaudet, cependant, mérite notre considération, car elle a donné lieu à une vive discussion dont l'article de M. Michel-Côte dans le Mercure de France nous offre un sommaire.⁽²⁾

Selon ce critique, M. Thibaudet s'appuie sur les professions de foi du pyrrhonisme des Essais; et, s'efforçant de retrouver chez les grecs les plus familiers à Montaigne, les sceptiques, certaines suggestions du mobilisme; tire Montaigne de son isolement et le présente comme un chaînon entre le mobilisme grec et les doctrines modernes. M. Michel-Côte ne peut pas souscrire à cette conception. Il voit dans les Essais un mélange de philosophies dont on ne peut faire aucun système logique. "On ne peut guère," dit-il, "le considérer comme un précurseur de la philosophie de la durée, - ni de tout autre système, - sans forcer peut-être légèrement le sens de son oeuvre."⁽³⁾ Montaigne dit, "Je peins non l'être mais le passage." Mais on ne peut pas conclure que ce passage est pour lui, comme pour les mobilistes la réalité profonde.

(1) A. Thibaudet, Réflexions, Portrait Français de Montaigne, Nouvelle Revue Française, le 1^{er} avril, 1933, p. 646.

(2) P. Michel-Côte, Le Mobilisme de Montaigne, Mercure de France, 1^{er} juin, 1934, p. 225.

(3) Ibid., p. 240.

Nous voulons ajouter à cette discussion notre opinion que l'application de la philosophie de Montaigne dans la vie de l'auteur suggère des attitudes très différentes de celles que le mobilisme a engendrées. M. Benda expose dans Belphégor⁽¹⁾ sa méfiance de l'émotionalisme qui a accompagné le progrès du Bergsonisme. La philosophie de Montaigne a conduit au triomphe de la raison. Montaigne, nous dit le Dr. Armaingaud, "est non seulement un philosophe rationaliste, mais le principal initiateur de toutes les philosophies rationalistes des siècles suivants."⁽²⁾

M. André Gide a écrit récemment maintes pages intéressantes sur Montaigne, et nous avons déjà eu l'occasion de faire allusion à sa conviction que Montaigne était foncièrement païen. Dans une grande partie de sa plus considérable étude de Montaigne, il s'occupe à prouver l'exactitude de cette contention.⁽³⁾ Mais, en même temps, l'opinion de M. Gide sur l'actualité de Montaigne ne laisse aucun doute. Ce que nous voyons dans Montaigne, constate-t-il, c'est nous-mêmes. Et le plus remarquable témoignage de sa modernité c'est que M. Gide affirme qu'en lisant Montaigne, il ne peut pas s'empêcher de penser qu'il a écrit certaines de ses idées, lui-même.⁽⁴⁾

Nous trouvons une conclusion convenable à ce bref chapitre sur la fortune actuelle des idées philosophiques de Montaigne, dans les mots d'un critique qui écrivait il y a environ cent cinquante ans:

(1) Dr. A. Armaingaud, "Montaigne était-il ondoyant et divers? Montaigne était-il inconstant?" Revue du Seizième Siècle, 1923, p. 52.

(2) A. Gide, Montaigne, traduction anglaise par T. E. Blewitt, The Blackmore Press, London, 1929.

(3) A. Gide, "Suivant Montaigne," Nouvelle Revue Française, 1^{er} juin, 1929.

"Les Essais de Montaigne renferment tant d'idées, et des idées si hardies, qu'on y découvre sans peine le germe de tous les systèmes développés depuis. C'est lui qui ouvrit la carrière aux Descartes, aux Gassendi; c'est lui qui forma les Rousseau, les Hume, les Shaftesbury, les Bolingbroke, les Helvétius, les Diderot. Quelque différente route que chacun ait suivie, tous sont venus puiser dans cette source féconde de sagesse et de lumière."(1)

(1) M. Tourneux, Correspondance Littéraire et Critique, 1753-1793, Garnier Frères, Paris, 1879, Lettre de Grimm, T. 10, p. 430.

BIBLIOGRAPHIE

I.

EDITIONS DES ESSAIS CONSULTÉES

- Cotton, Charles, The Essays of Michel de Montaigne. (Traduction.)
London, G. Bell and Sons, Ltd., 1911.
- Florio, John, The Essays of Michael, lord of Montaigne. (Traduction).
London, Oxford University Press, 1924.
- Jeanroy, A., Principaux Chapitres et Extraits des Essais. Notice
biographique et littéraire. Paris, Hachette.
- Strowski, Fortunat, Les Essais de Michel de Montaigne, publiés d'après
l'exemplaire de Bordeaux, avec les variantes manuscrites,
et les leçons des plus anciennes impressions, des notes, des
notices et un lexique. 4 vol. avec la collaboration de
Mr. Sebelin pour le tome III et de Pierre Villey pour le
tome IV. Bordeaux, Pech, 1906-1919.
- Tilley and Boase, Selected Essays of Montaigne. Introduction et notes.
Manchester University Press, 1934.
- Villey, Pierre, Les Essais de Michel de Montaigne, avec les additions
de l'édition posthume, l'explication des termes vieillis
et la traduction des citations, une chronologie de la vie
et de l'oeuvre de Montaigne, des notices et un index.
- Zeitlin, Jacob, The Essays of Michel de Montaigne. (Traduction.) 3 vol.
Introduction et notes. New York, Alfred A. Knopf, 1934.

II.

OUVRAGES CONSULTÉS

- Batiffol, Louis, Le Siècle de la Renaissance. Paris, Hachette.
- Benda, Julien, Belphegor. Traduction par S.J.I. Lawson. London,
Faber and Faber, 1929.
- Bonnefon, Paul, Montaigne et ses amis. Paris, Armand Colin, 1898.
- Brunetière, F. , Histoire de la Littérature Française Classique.
De Marot à Montaigne. Paris, Delagrave, 1926-27.

- Citoleux, Marc, Le Vrai Montaigne, Théologien et Soldat. Paris, P. Lethiellieux, 1937.
- Compayre, G., Histoire Critique des Doctrines de l'Education en France Depuis le Seizieme Siecle. Paris, Hachette, 1897.
- Dewey, John, Democracy and Education. New York, The Macmillan Company, 1934.
- Faguet, Emile, Le XVIIe siècle. Etudes Littéraires. Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1893.
- Fouillée, Alfred, Histoire de la Philosophie. Paris, Delagrave, 1891.
- Gide, André, Montaigne. Traduction anglaise par T. E. Blewitt. London, The Blackmore Press, 1929.
- Hanotaux, G., Histoire de la Nation Française. Paris, Plon-Nourrit et Cie.
- Langlais, J., L'Education avant Montaigne et le Chapitre "De l'Institution des Enfants". Paris, Croville-Morant, 1907.
- Lanson, Gustave, Les Essais de Montaigne. Paris, Librairie Mellottée, 1930.
- Lanson, Gustave, Histoire Illustrée de la Littérature Française. Paris, Hachette, 1923.
- Lavisse, E., Histoire de France. Paris, Hachette.
- Lowenthal, M., The Autobiography of Michel de Montaigne. London, George Routledge and Sons, Ltd., 1935.
- Malvezin, Théophile, Michel de Montaigne, son origine, sa famille. Paris, Lefevre, 1875.
- Merlant, Joachim, De Montaigne à Vauvenargues. Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1914.
- Michaud, Biographie Universelle. (Article sur Erasme.). Paris, Desplaces.
- Pascal, Blaise, Pensées. Edition Brunshwicg. Paris, Hachette, 1908.
- Sainte-Beuve, Port-Royal, t. II, livre III, chapitres ii et iii.
- Stapfer, P., Montaigne. Paris, Hachette, 1896.
- Strowski, Fortunat. Montaigne. Paris, Librairie Félix Alcan, 1931.
- Tourneux, M., Correspondance Littéraire et Critique, 1753-1793. Paris, Garnier Frères, 1879. Lettre de Grimm. T. 10, p. 430.

Upham, A. H., The French Influence in English Literature. New York, The Columbia University Press, 1908.

Valéry, Paul, Variété III: Le Bilan de l'Intelligence. Paris, Gallimard, 1936.

Van Den Bruaene, Léon, Les Idées Philosophiques de Montaigne. Louvain, Editions de l'Institut de Philosophie.

III.

ETUDES DIVERSES DANS LA LITTÉRATURE PÉRIODIQUE

Arnaingaud, Le Dr. A., "Montaigne était-il ondoyant et divers? Montaigne était-il inconstant?" Revue du Seizième Siècle, T. 10, p. 52, 1923.

Benda, Julien, "Discours à la Nation Européenne." Nouvelle Revue Française, p. 36, le 1^{er} janvier, 1933.

"La Jeunesse d'un Clerc." Nouvelle Revue Française, T. 32, jan.-juin, 1929.

"La Trahison des Clercs." Nouvelle Revue Française, p. 309, le 1^{er} août, 1927.

Champion, Edmé, "Le Scepticisme de Montaigne." Revue Politique et Littéraire, p. 189, 19 mars, 1921.

Duhamel, Georges, "Une Fonction de l'Elite." Mercure de France, le 1^{er} septembre, 1936.

"Sur la Fonction Sociale de l'Ecrivain." Mercure de France, p. 449, 1^{er} novembre, 1936.

Fernandez, Ramon, "Montaigne." Nouvelle Revue Française, p. 829, le 1^{er} mai, 1933.

"Notes sur l'Evolution d'André Gide." Nouvelle Revue Française, p. 135, T. 41, 1933.

"De la Tolérance." Nouvelle Revue Française, p. 780, le 1^{er} mai, 1933.

Fusil, C.-A., "Montaigne et Lucrèce." Revue du Seizième Siècle, p. 265, T. 13.

Giraud, V., "Les Epoque de la Pensée de Montaigne." Revue des Deux Mondes, le 1^{er} février, 1909.

- Guy, Georges, "Critique de l'Education Française." Mercure de France, p. 5, T. 260, 15 mai, 1935.
- Hewlett, Maurice, "Montaigne!" The Nation and the Athenæum, le 17 décembre, 1921.
- Lamandé, A. , "Montaigne et Charron." Revue Politique et Littéraire, p. 551, 1927.
- Lanson, Gustave, Revue du livre de M. Villey: "Les sources et l'évolution des essais de Montaigne." Revue de l'Histoire Littéraire de la France, p. 755, 1908.
- "La Vie Morale selon les Essais de Montaigne." Revue des Deux Mondes, p. 603, 1er février, 1924.
- Michel-Côte, P., "Le 'Mobilisme' de Montaigne." Mercure de France, p. 225, T. 252, avril-juin, 1934.
- Potez, Henri, Revue du livre de M. Strowski, "Pascal et son Temps." Revue d'Histoire Littéraire de la France, p. 361, 1907.
- Schwegler, R. A., "A Psychologist Looks at Language Teaching." The Modern Language Journal, octobre, 1937.
- Thibaudet, Albert, "Montaigne et Alphonse Daudet." Nouvelle Revue Française, p. 596, T. 37.
- "Portrait Française de Montaigne." Nouvelle Revue Française, p. 646, 1er avril, 1933.
- Villey, Pierre, "L'Influence de Montaigne sur Charles Blount." Revue du XVIème Siècle, pp. 190, 392, 1913.
- "Montaigne en Angleterre." Revue des Deux Mondes, p. 115, T. 5, 1913.
- "Montaigne et François Bacon." Revue de la Renaissance, 1911.
- "La Place de Montaigne dans le Mouvement Philosophique." Revue Philosophique, p. 340, T. 101, 1926.

TABLE DES MATIERES

	Page
Chapitre I.	
<u>La Composition et les Editions des Essais</u>	1.
Chapitre II.	
<u>Montaigne et les Relations Humaines</u>	9.
Chapitre III.	
<u>Montaigne et son Epoque</u>	18.
Chapitre IV.	
<u>Les Idées Pedagogiques de Montaigne</u>	34.
Chapitre V.	
<u>La Philosophie de Montaigne</u>	50.
Chapitre VI.	
<u>L'Importance de Montaigne d'après l'Opinion de</u> <u>Plusieurs Auteurs Modernes</u>	71.
Bibliographie.....	81.
Table des Matières.....	85.